

# **Souvenirs de la guerre**

**1870**

**Par Arthur de Bizemont**

# SOMMAIRE

<b>Chapitre I</b>	<b>Début dans la carrière militaire</b>
<b>Chapitre II</b>	<b>Reichsoffen</b>
<b>Chapitre III</b>	<b>Retraite sur Châlons</b>
<b>Chapitre IV</b>	<b>Marche sur Sedan</b>
<b>Chapitre V</b>	<b>Mort du Général Duhesmes</b>
<b>Chapitre VI</b>	<b>Le 9ème cuirassiers de marche</b>
<b>Chapitre VII</b>	<b>Les préludes du siège de Paris</b>
<b>Chapitre VIII</b>	<b>Première armée de la Loire</b>
<b>Chapitre IX</b>	<b>Le camp de Salbris</b>
<b>Chapitre X</b>	<b>Bataille de Coulmiers</b>
<b>Chapitre XI</b>	<b>Cantonnement autour d'Orléans</b>
<b>Chapitre XII</b>	<b>Bataille d'Orléans</b>
<b>Chapitre XIII</b>	<b>A l'armée de l'Est</b>

## I - Débuts dans la carrière militaire

A dix huit ans, j'entrai à Saint-Cyr où je fus admis dans la section de cavalerie. A vingt ans j'étais sous-lieutenant.

Ayant été affecté au 9<sup>o</sup> cuirassiers, je rejoins mon régiment à Maubeuge au commencement de 1863. Le Colonel était le Comte Dillon, d'une noble famille irlandaise, militaire distingué, homme du monde, d'un esprit brillant, peut-être un peu caustique qui nuisit à sa carrière. Nous avions pour Major Mr Barbault de la Motte dont la femme était fille du baron Daurier, ancien propriétaire de Voirincourt **(1)**. Le voisinage du Tremblois, les qualités aimables de Madame Daurier avaient amené une grande intimité entre nos deux familles. Je fus reçu comme l'enfant de la maison chez Monsieur et Madame de la Motte et je conserve le souvenir le plus reconnaissant de toutes leurs bontés. J'ignorais alors quel lien plus intime et plein de charmes devait nous unir un jour à la fillette **(2)** qu'il m'étais donné d'entrevoir quelquefois dans cet intérieur brisé après si peu d'années de bonheur par la mort de celle qui en faisait le gracieux ornement **(3)**.

Débutant au régiment j'avais à me plier à une existence toute nouvelle pour moi. Aussi je ne pouvais dès les premiers temps m'attacher à mes camarades par des liens bien intimes. J'ai conservé cependant un bon souvenir de l'accueil amical du lieutenant Jacques de Fitz James et du sous-lieutenant Arthur du Passage.

Après un an de régiment, je suis envoyé à l'école de cavalerie de Saumur. Je me souviens avec plaisir de cette année si intéressante pour un jeune officier de cavalerie ayant le goût du cheval, si agréable par les relations de camaraderie entre jeunes officiers du même âge. J'étais plus particulièrement lié avec le baron Adrien de La Cournelle dont je partageais le logement, et avec le comte Rolland du Luart qui nous quittait dans le cours de l'année pour rejoindre son régiment au Mexique, y trouva dès son arrivée une mort glorieuse à la tête de son peloton.

Après mon année à Saumur, je rejoins mon régiment et suis envoyé en détachement à Landrecies. Le 9<sup>o</sup> étant venu en garnison à Lunéville, au printemps de 1865 je vais à Toul au dépôt, sous les ordres de M. Barbault de la Motte qui venait d'avoir la douleur de perdre sa jeune et charmante femme. Je partageais mon logement avec un excellent ami, Charles de la Hamayde qui nous quitta un an plus tard pour aller en Algérie. Il a épousé depuis Mlle de Pinieux, cousine de Mme de Frawemberg.

**(1)** La propriété de Voirincourt située sur le territoire de Laneuvelotte est limitrophe de celle du Tremblois.

**(2)** Mademoiselle Geneviève de la Motte devait épouser plus tard le vicomte Jacques de Lambel et devenir ainsi la belle-soeur de Mr de Bizemont

**(3)** Madame de la Motte mourut au bout de quelques années de mariage laissant orpheline la petite Geneviève qui fut élevée à Nancy chez sa Tante Madame Duport de Coësmeur

Notre colonel M. Dillon ayant pris sa retraite est remplacé par le Lt-Colonel M. de Latheulade qui me témoigna pendant toute ma carrière l'intérêt le plus affectueux.

Après quelques mois de séjour au dépôt, je suis appelé aux escadrons actifs à Lunéville. Je venais alors retrouver souvent ma mère soit à Nancy, soit au Tremblois, elle recevait avec une grande bonté les camarades que je lui amenais. La garnison de Lunéville était peu mondaine à cette époque, les officiers venaient rarement à Nancy. D'excellentes relations nous unissaient à nos camarades des autres régiments et nous suffisaient largement. Nous avons choisi pour présider nos réunions le Vicomte de Raincourt lieutenant au 4ème dragons, d'une distinction, d'un charme tout particuliers. Il était le neveu de ma Tante de Lambel. Nos soirées se passaient gaîment ensemble, nos journées étaient consacrées au service et à l'exercice du cheval dont nous étions fanatiques. D'après une tradition rapportée par les officiers de mon régiment de Crimée, où ils avaient vécu à côté de l'armée anglaise, nous avons organisé pour la première fois en France des chasses au papier si connues depuis sous le nom de rallye papiers. Les exercices devinrent le prétexte de réunions charmantes en forêt où l'on offrait après la course un verre de champagne aux invités. Nos colonels avaient la gracieuseté d'y faire venir les musiques et les généraux témoignaient par leur présence de l'intérêt qu'ils prenaient à ce sport.

En 1865 la garnison de Lunéville est envoyée au camp de Châlons, commandé par le Maréchal Niel. Je me rappelle ce séjour avec plaisir, et particulièrement l'imposant spectacle de la messe militaire en présence de l'empereur et de 40000 hs sous les armes, les retraites aux flambeaux par toutes les musiques, trompettes, tambours jouant la retraite de Crimée. Alors cette belle armée n'avait pas vu ternir les lauriers de Crimée et d'Italie : nous étions tous confiants et fiers de lui appartenir.

En 1867 mon régiment est envoyé à Versailles. C'était l'année de l'exposition universelle à Paris. Celles de 1878 et 1889 ne l'ont pas fait oublier. Je pus la visiter en détail. Je trouvais en même temps chez mes parents, habitant alors la villa Saki sur l'avenue du bois de Boulogne, un centre de famille où je venais avec bonheur toutes les soirées laissées libres par le service militaire. A Versailles j'avais de bons amis dans les nombreux régiments de la garnison, plus particulièrement le Comte Félix de Cavaman qui venait d'être blessé glorieusement en Afrique et était envoyé en France dans mon régiment pour se remettre des fatigues de la campagne.

A l'automne de 1869 nous sommes envoyés à Belfort sévère garnison au climat rude en hiver, mais intéressante au point de vue militaire. Mon Colonel Mr de Latheulade était passé dans la garde impériale est remplacé par M. Watemau, brave militaire dont j'aurai l'occasion de reparler.

# LA GUERRE FRANCO-ALLEMANDE

## II - REICHSOFFEN

Au commencement de l'été 1870 des grèves considérables ayant éclaté à Mulhouse et dans la région ouvrière de la haute Alsace, mon régiment y est envoyé pour maintenir l'ordre. Et c'est là le 15 juillet que la déclaration de guerre à l'Allemagne vient nous surprendre. Nous rentrons aussitôt à Belfort où le major baron de Cointet, depuis général, déploie la plus grande activité pour nous mobiliser. En 24 heures tout est terminé et le lendemain nous entrons à Colmar après avoir effectué une marche de nuit de 70 km.

Du 20 au 23 nous fournissons un service de surveillance sur la voie ferrée que l'on croyait menacée par des incursions de cavalerie venues du grand-duché de Bade. L'armée d'Algérie passait alors en chemin de fer. Ces malheureux soldats en wagons depuis Marseille par une chaleur torride, abreuvés à toutes les gares par des personnes dont le patriotisme était plus généreux que prudent, étaient surexcités d'une manière déplorable. Les officiers avaient perdu toute autorité, la discipline n'existait plus : tristes conditions pour entrer en campagne !

Le 24, le régiment est mis en route : le 25, étant cantonné à Limerstein, je reçois chez M. le Curé Valette l'hospitalité la plus affectueuse (1) ; j'ai appris avec peine peu d'années après la guerre, la mort de ce digne prêtre.

Le 26 nous traversons Strasbourg où règne une grande animation ; les officiers d'artillerie font des efforts surhumains pour mobiliser leurs batteries. L'organisation laissait bien à désirer au point de vue de la guerre. Néanmoins le spectacle de cette activité était émouvant. Le même jour nous nous installons au bivouac dans les prairies de Brumath à 17 kilomètres de Strasbourg. Nous formons avec le 8ème cuirassiers la brigade Michel de la division de cavalerie Duhesmes attachée au 1er corps d'armée, Maréchal de Mac Mahon.

Le général Duhesmes me fait demander comme officier d'ordonnance. C'était un homme à l'intelligence ouverte, connaissant la guerre, d'une bravoure à toute épreuve, mais miné par la maladie d'estomac. Il ne pouvait digérer que le lait et ne se soutenait que par son énergie. Il est impossible d'être meilleur, plus paternel qu'il le fut pour moi. Il me déclare que ne pouvant dépenser tous ses appointements, il entend prendre complètement à sa charge tous les frais me concernant. Malgré tous mes efforts il me fut impossible de me soustraire à sa vigilance sur ce point.

(1) Extrait d'une lettre du Comte A. de Bizemont à sa mère

C'était le lundi, la veille le Curé d'Ilderheim nous avait recommandé au prône à ses paroissiens. Il donnait lui-même l'exemple en nous réunissant tous autour de sa table. C'est l'homme le plus charmant qu'on puisse voir. Il était radieux, plein d'esprit, et ce qui ne nuit pas bonne table, bonne cave ! Et dans toutes les maisons nos hommes étaient traités de même. Ce matin nous quittons le coeur gros ce petit paradis terrestre où 800 habitants savent se passer de cabaret. Notre bon curé nous escortait avec le maire et l'instituteur nous promettant l'assistance de ses prières et de celles de ses paroissiens.

Le 4 août la nouvelle du combat de Wissembourg parvint à notre camp. On nous fait monter à cheval aussitôt vers 4 heures du soir. Nous faisons halte de quelques heures à Haguenau, puis nous pénétrons dans la grande forêt qui s'étend au nord ouest de cette ville. Toute la nuit se passe en marches et contre marches. Au matin nous bivouaquons dans une prairie : la vallée est remplie de brouillards, nous apercevons seulement sur notre gauche émergeant comme d'une nuée la pointe d'un clocher, c'est Morsbronn situé sur une hauteur, Morsbronn où tant des nôtres viendront demain briser leur existence !

Toute la journée du 5 est employée au déploiement de l'armée ; nos emplacements sont plusieurs fois modifiés, il n'est pas possible de prendre du repos. Le soir nous sommes aux abords de la ferme d'Engelshoffen. Les tentes ne sont pas dressées, les chevaux restent bridés et sellés, les hommes sous les armes et la bride au bras. La nuit se passe sous une pluie battante.

De fréquents coups de fusils aux avant-postes nous apprennent que nous sommes au contact avec l'armée allemande. Au matin on permet d'allumer du feu et vers sept heures ; comme nous allions prendre le café, arrive Mr de Vogüé officier d'ordonnance attaché à l'état major du Maréchal « Mon général, dit-il avec gaieté, je vous apporte la bonne nouvelle, la bataille est pour aujourd'hui ». Je m'approche de lui et lui offre une tasse de café qu'il accepte avec cordialité. Quelques heures après ce brillant officier tombait glorieusement sous les balles prussiennes.

Nous montons à cheval et la brigade traversant Eberbach vient se former en bataille au sud du Niederwald. Devant nous se trouve la division de Lartigue près de la ferme d'Albrechtshauschaf. L'action est fortement engagée à huit heures. Placé à l'état major du général Duhesme, je suis en bonnes conditions pour suivre les différentes phases de la bataille, tout au moins de notre côté. C'est ainsi que nous nous portons auprès des batteries d'artillerie et de mitrailleuses, les officiers nous font remarquer dès le début l'infériorité de leur matériel, la portée est moins longue, les fusées mal réglées, les obus éclatent en l'air avant d'atteindre l'ennemi : les mitrailleuses sont impuissantes aux grandes distances.

Les obus à balles de l'ennemi font quelques victimes dans notre brigade de cuirassiers quoiqu'elle fut masquée aux vues de l'ennemi. Cette immobilité de la cavalerie sous le feu est très énervante : rien n'est pénible de recevoir des coups sans pouvoir en rendre.

Vers dix heures reviennent deux escadrons de lanciers envoyés pour explorer toute la région située au sud du village de Morsbronn et couvrir ainsi l'aile droite de l'armée ; leur commandant rend compte de l'absence de tout ennemi et garantit notre sécurité absolue de ce côté. S'il avait poursuivi plus longtemps sa mission, sa belle confiance n'aurait pas tardé à être ébranlée. Au lieu de le renvoyer à son poste d'observation on réunit ses deux escadrons à notre brigade de cuirassiers.

Pendant ce temps la division Lartigue gagnait du terrain, franchissait le Sauerbach et attaquait Gunstett. Les blessés revenaient en grand nombre en arrière. Des corvées étaient à la recherche de munitions de remplacement. Nous venons en aide de notre mieux aux uns et aux autres. Jusqu'alors la journée prenait bonne tournure et nous apprenons qu'on est satisfait à l'état major du Maréchal.

Mais peu après midi les Allemands reçoivent des réserves considérables et cherchent à envelopper nos deux ailes. A notre aile droite ils occupent Morsbronn et menacent de couper toute retraite à la division Lartigne. Son chef voit le danger, mais il n'a plus d'autre réserve que la brigade de cuirassiers : il lui envoie l'ordre de charger afin d'arrêter le mouvement de l'ennemi. Le général Duhesme, averti de cet ordre, en fait suspendre l'exécution et nous partons au galop vers le général de Lartigne. Duhesme demande avec instance que l'attaque de ses cuirassiers soit préparée par le feu de l'artillerie ou tout au moins soutenue par de l'infanterie. « Mon cher, répond Lartigne, je n'ai pas ça à y mettre ! ». Et il faisait de l'ongle du pouce sur ses dents incisives le geste expressif bien connu.

Il n'y avait qu'à obéir ; la brigade fait face à l'ennemi : le 8ème cuirassier à gauche en première ligne le 9ème (3 escadrons seulement le 4ème escorte le convoi) faisait face au village. Les deux escadrons de lanciers plus en arrière. La brigade s'élançait au galop à 800 mètres environ de l'ennemi ; à ce moment la fusillade est à son maximum d'intensité, un grand nombre d'hommes, de chevaux restent en route. Je suis atteint d'une balle à la main gauche, une forte hémorragie se déclare et le sous officier de l'escorte me fait un bandage avec son mouchoir. Au même moment le cheval du Général reçoit une balle en pleine poitrine.

Les lignes prussiennes n'attendent pas la charge de nos cavaliers. L'infanterie se replie précipitamment sur le village, en barricade les issues avec des voitures et s'établit dans les maisons prête à faire feu par les fenêtres, sous les toits etc ... Le 9ème cuirassier déjà désorganisé dans sa course furieuse par les houblonnières, les vignes, les arbres fruitiers, s'engouffre dans le village, se heurte aux obstacles, est fusillé à bout portant, impuissant à rendre les coups qu'il reçoit. Les chevaux surtout sont atteints. Le brave Colonel Waternau vient s'abattre au milieu de la rue avec le troisième cheval tué sous lui. Les Prussiens accourent pour le saisir, mais lui ne voulant pas qu'il se glorifie de la capture d'un colonel, arrache ses épaulettes et déchire son uniforme. Plus tard il fallut pour le vêtir lui donner une capote de soldat prussien, et c'est ainsi qu'il traversa toute l'Allemagne pour gagner Königsberg où il fut interné.

Le lieutenant colonel est tué, un chef d'escadrons blessé, un capitaine tué et 5 blessés, un lieutenant tué et un blessé, 5 sous lieutenant blessés. Le médecin major traversé de part en part par une balle se remettra de cette blessure **(1)**. Plus de 80 soldats sur 286 ayant pris part à la charge sont tués ou blessés. Les cuirassiers ont protégé bien des existences et la plupart des blessés le sont aux jambes et aux bras. Un capitaine Mr de Finance de Clerbois a les deux genoux fracassés par les balles, il refuse de se laisser amputer : sa femme accourue auprès de lui, lui procure les soins les plus intelligents. Aujourd'hui il vit en retraite à Versailles marchant avec des béquilles. Il appartient à une famille de Franche-Comté avec laquelle les du Houx ont de nombreuses alliances.

**(1)** Le médecin major traversé de part en part par une balle demande au camarade qui chevauchait à ses côtés « Regarde dans mon dos si ça fume » - « Oui, répond celui-ci, je vois un peu de vapeur qui s'échappe » - « ça va bien poursuit le médecin, la balle est sortie ce ne sera rien » Et il continue à charger

Caramon dont j'ai déjà parlé à son cheval tué, il est précipité contre le seuil d'une maison et perd connaissance. Le bruit de sa mort se répand aussitôt. Un mois après ma mère recevait de Suisse une lettre datée du 16 août que je transcris ici : « Madame, je ne sais si vous avez des nouvelles de votre fils ; après la magnifique charge des cuirassiers, le maréchal de Mac Mahon m'a fait écrire que mon fils était tué et je reçois à l'instant une dépêche qui me dit qu'il a écrit qu'il était prisonnier à Königsberg avec 15 de ses camarades ... Si vous n'avez pas de nouvelles, n'abandonnez pas toute espérance, il faut double et triple confirmation pour admettre la perte de son enfant. Si je puis vous être utile à quelque chose, disposez de moi. J'ai trop souffert pendant ces cruels jours pour ne pas être à la disposition d'une mère ». signée

Crillon, duchesse de Caramon

Hélas ! mon pauvre ami ne devait pas survivre longtemps à ces événements. Peu d'années après la guerre, sa santé ayant été gravement atteinte, nous avons le regret de le perdre.

Deux officiers et une quinzaine d'hommes réussirent seuls à sortir sains et saufs du village de Morsbronn. Cette proportion de pertes par le feu de près d'un homme sur trois est des plus rare à la guerre. On n'a jamais su le nombre de chevaux qui ont succombé il a dû être énorme, peut-être plus de 200.

Sur ces entrefaites le commandant Beaugois, aide de camp du Général, et moi nous parcourions le plateau de Morsbronn cherchant à rallier les débris épars de la brigade. Nous rencontrons deux sous officiers, d'Hocquelus et Robert de mon régiment, avec un groupe de cuirassiers démontés comme eux ; ils ont ramassé des fusils et des cartouches sur le champ de bataille et tiraillent contre l'ennemi. L'ouvrage du grand état major allemand signale cet épisode, et j'ai été assez heureux pour faire médailler ces deux braves sous officiers.

Le commandant Beaugois dont je viens de parler est un des officiers les plus remarquables que j'ai rencontrés. Intelligent, instruit il avait par-dessus tout un coup d'oeil militaire d'une sûreté merveilleuse. Je passai avec lui toute cette journée du six août, parcourant le champ de bataille, recueillant ses enseignements, partout où nous passions sa salutaire influence se faisait sentir : il redressait ou dirigeait les uns, encourageait les autres, j'aurai encore l'occasion de parler de lui.

Pendant que ce drame se passait à Morsbronn ou aux environs, et grâce au sacrifice des cuirassiers. Le général de Lartigue avait pu dégager sa division compromise et se replier sur le gros de l'armée à Froeschwiller. Le plateau se trouvait donc abandonné par les Français : les allemands l'occupaient. Le général Duhesme se résout à se retirer sur Reichshoffen. Il fallait pour cela traverser l'Eberbach aux rives escarpés et grossi par les pluies de la nuit. Comme nous cherchions un passage, les hauteurs derrière nous se couronnent de tirailleurs, la situation est critique. A ce moment sur l'autre côté de la vallée, une batterie de mitrailleuses ouvre le feu à bonne portée. Le résultat est immédiat, l'ennemi disparaît aussitôt.

Nous arrivons à Reichshoffen, le général insiste pour que je fasse panser ma main. A l'entrée du village près du ruisseau une vaste ambulance est établie, les blessés affluent, les médecins ne suffisent pas à leur tâche. On m'indique une autre ambulance à la mairie ; elle remplit de blessés, mais les médecins font défaut. A ma vue tous ces malheureux font entendre tout un concert de plaintes et de supplications, réclament des soins, demandent à boire avec insistance. Hélas je suis impuissant à les soulager. Je me dirige vers le château de Mr le comte de Leusse ; les blessés y sont entassés jusque dans la cour, couchés sur de la paille. J'y trouve plusieurs officiers de l'état major du



Maréchal. Ils me demandent avec anxiété des nouvelles du champ de bataille. On leur a dit le Maréchal prisonnier, d'autres tué. Comme nous nous entretenions des événements, des coups de fusil partis des extrémités du parc se font entendre, les balles sifflent autour de nous. Mr de Leusse accourt : il nous supplie de nous retirer, notre présence pouvant attirer la mort sur les pauvres blessés gisant autour de nous. Je remonte à cheval et prends la direction de Niederbronn.

A la sortie du village j'aperçois sur les hauteurs à droite une ligne de zouaves tirillant sur l'ennemi qui veulent pénétrer dans Reichshoffen. Sur le bord de la route un médecin militaire organise un poste de secours. Il m'offre de me panser, mais le mouchoir enlevé le sang revient en abondance et je perds connaissance. Un vieux zouave qui assiste le médecin me fait avaler le contenu de sa gourde et me reconforte dans son langage pittoresque : finalement bien soulagé je remonte en selle et rejoins mon général aux abords de Niederbronn. La division du général Guyot de Lespart, venue de Bitche en toute hâte s'était établie à l'est de cette petite ville et avait fait cesser la poursuite de l'armée allemande. Il était temps car toutes les troupes qui avaient combattu jusqu'à la dernière limite étaient dans un état de désorganisation complète. Aussi le Maréchal donna-t-il l'ordre de continuer la retraite jusqu'à Saverne. Le commandant Beaugois était absent en ce moment ; il s'occupait de rechercher nos voitures de bagages au milieu de la confusion inextricable qui régnait dans les convois et fut assez habile pour les ramener. Je restai seul auprès du général Duhesmes il me donna l'ordre de gagner de vitesse sur la colonne afin de prendre toutes les dispositions nécessaires pour l'établissement de la division à Saverne. Malgré ma fatigue je pars aussitôt fier de cette mission de confiance.

Tout en trottant je rencontre un jeune lieutenant d'état major, nous faisons route ensemble. En traversant Bouxviller je demande à mon compagnon de faire halte pour nous rafraîchir. Trois jours après M. le comte de Morville aborde ma mère à Nancy et lui dit : « Madame, je puis vous donner des nouvelles de votre fils : je viens de voir un officier qui m'a dit avoir bu un verre de bière avec lui le soir de la bataille ».

### III - RETRAITE sur CHALONS

A Saverne on s'occupe activement de remettre un peu d'ordre dans l'armée ; les hommes débandés rejoignent et les régiments se reforment. Mais le Maréchal estimant ses troupes trop ébranlées pour subir le choc de l'ennemi, se décide à faire sonner la générale à midi et à évacuer Saverne. Nous traversons les Vosges et arrivons à Phalsbourg dans la soirée : après quelques heures de repos la marche est reprise et nous arrivons à Sarrebourg dans la matinée du 8. Le soir même nous entrons à Blâmont sous une pluie battante.

Un brave homme dont j'ai le regret d'ignorer le nom nous offre à dîner au commandant Beaugois et à moi ; nous nous mettons à table avec reconnaissance, on sert le potage et ..... Je me réveille dans un bon lit ne pouvant m'expliquer où je suis. Notre hôte entre dans ma chambre et me raconte en riant que la veille je me suis endormi si profondément sur mon assiette qu'on a dû me coucher. Après trois nuits blanches et des fatigues exceptionnelles, il n'est pas étonnant que le lit ait été préféré au dîner. Je me lève bien reposé et après avoir fait honneur au repas méprisé la veille, nous remontons à cheval. Je ne m'éloigne pas sans jeter un coup d'oeil sur la tour de l'ancien château à laquelle Jean de Klopstein, le vaillant défenseur de la petite ville lorraine contre les troupes suédoises, pendant la guerre de trente ans fut pendu payant ainsi de sa vie sa belle résistance à l'envahisseur de la Patrie.

Nous arrivons le 9 à Lunéville où nous séjournons deux jours. On en profite pour passer une revue des chevaux et abandonner ceux que leurs blessures rendaient impropres au service. Tous nos médecins étaient restés sur le champ de bataille pour faire le service aux ambulances. Par suite je vais trouver un médecin civil pour lui faire examiner ma main. Après un bain de plusieurs heures pour dissiper l'inflammation, il peut m'affirmer qu'il n'y a aucune fracture, que dans quelques jours il n'y paraîtra plus.

Pendant ce séjour, j'invite à dîner mon cousin Adrien de Bizemont (1) sous lieutenant au 3ème cuirassiers et dont le régiment a chargé avec la division Bonnemains pour dégager le Maréchal aux environs de Froeschwiller. Sa cuirasse et son cheval portaient la trace de nombreuses balles ; sur lui aucune égratignures. Nous passons quelques moments ensemble : c'est un brave garçon au coeur droit et loyal.

Le 10 août nous allons coucher à Bayon : le Général Duhesmes et ses officiers reçoivent l'hospitalité la plus empressée dans le château de Mr de Bouvier. C'est une des nombreuses dettes de reconnaissance que j'ai contractées pendant la guerre.

Le 11 nous sommes à Colombey les belles ; la colonne ne comprend plus que les divisions de cavalerie Duhesme et Bonnemains et la réserve générale de l'artillerie de le tout sous le commandement du général Duhesme.

Le 13 comme nous entrons à Neufchâteau, nous apercevons sur le seuil des maisons des dragons dont la fraîche tenue fait contraste avec nos uniformes déjà fortement éprouvés par quelques jours de campagne. Renseignements pris, c'est le 102 régiment de dragons envoyé de Limoges par route de terre pour rejoindre la division Duhesme. Le général enchanté de ce renfort leur donne aussitôt

l'ordre de prendre les avant postes pour le soir même. Le colonel fait répondre qu'il n'a ni cartouches, ni matériel de campement. Qu'à cela ne tienne, on leur en trouve, mais on est en droit de se demander ce qui serait advenu si au lieu de nous rencontrer à Neufchâteau par le plus grand des hasards, ils s'étaient heurtés à l'armée allemande dont les patrouilles devaient atteindre Colombey le lendemain.

Le 14 nous traversons le plateau boisé et sauvage qui sépare la Meuse de la Marne. Aux abords du village de Grand, de pauvres gens ayant offert une tasse de lait au général épuisé par la souffrance, me demandent les larmes aux yeux de leur écrire le nom du général qu'ils ont eu l'honneur de recevoir pendant quelques minutes sous leur toit, afin d'en transmettre le souvenir à leurs enfants.

Nous passons la nuit à Poissons, le château appartient à notre cousin le marquis de Maupas : il était absent, je m'autorise de notre parenté pour faire recevoir mes chevaux dans les écuries et leur procurer une bonne nuit de repos **(1)**. J'arrivais dans cette petite ville devançant la colonne de quelques heures pour m'assurer que tout était préparé pour nous recevoir et en rendre compte au général. Dès la veille un sous-intendant et un officier d'état major nous avaient précédés pour faire réunir les vivres nécessaires. Devant l'hôtel de ville un pompier était en faction ; brusquement une des fenêtres est ouverte et j'aperçois le sous-intendant et le capitaine me faisant des gestes désespérés. J'accours et l'on m'apprend que la municipalité de Poissons avait pris nos officiers pour des espions ; les pompiers avaient pris les armes et depuis lors les deux malheureux étaient sous les armes impuissants à remplir leur mission. Ce récit me remplit de colère : je pénètre dans la mairie, injuriant pompiers et municipaux, finalement nos deux prisonniers sont relâchés. N'importe, les esprits étaient singulièrement malades à cette époque en France. Les faits de ce genre n'étaient pas rares, j'aurai l'occasion d'en rapporter quelques autres.

Le 15 départ pour Saint Dizier : les troupes campent dans la prairie au sud de cette ville, on doit y séjourner deux jours, mais vers six heures du soir, le général Duhesme reçoit une dépêche du commandant de la place de Vitry le François signalant l'apparition d'une colonne de cavalerie prussienne aux environs de Blesmes **(2)**. N'écoutant que la lettre de ses instructions lui prescrivant de conduire sa colonne au camp de Châlons en évitant tout engagements avec l'ennemi ; le général veut faire expédier l'ordre de monter à cheval par alerte pour se porter plus au sud. Je rencontre le commandant Beaugois tout démonté : il s'est efforcé de montrer au général que rien ne presse, le renseignement est peu précis, le détachement ennemi est sans doute d'un faible effectif, il est préférable de laisser les troupes prendre une nuit de repos au bivouac, sauf à recommander la vigilance aux avant postes ; il n'a rien obtenu. « Venez, me dit-il, le général a de l'affection pour vous, tâchez d'être plus persuasif que moi. » Nous nous rendons auprès de lui pour le supplier d'envoyer tout au moins une reconnaissance vers Blesmes et de faire surseoir à l'exécution de l'ordre d'alerte jusqu'au retour du renseignement. Je lui raconte qu'étant passé à la gare dans la journée j'ai vu des trains venant de Blesmes, on ne racontait rien de semblable. Il y a une locomotive sous vapeur en gare, je propose de monter dessus et de pousser jusqu'à Blesmes, je serai de retour avant une heure. Puis le télégraphe n'est-il pas là ? Vains efforts, rien ne peut fléchir la volonté du général. Les hommes devront dire adieu à leur soupe qui chantait si bien sur le feu, les chevaux à l'avoine qui restait au fond des musettes. A sept heures du soir nous montons à cheval ; le bivouac est transporté à quatre lieues plus au sud à Vassy sur Blaise.

**(1)** Le comte de Bizemont, cavalier dans l'âme, a toujours eu un soin particulier de ses chevaux, il avait horreur de les voir souffrir et peiner, et nous nous rappelons toutes les prescriptions qu'il donnait à son cocher afin d'éviter à son attelage la moindre fatigue inutile.

**(2)** Localité située à 16 km au nord ouest de St Dizier

Le lendemain 17 la vérité se fait enfin jour sur la fameuse dépêche de Vitry : la cavalerie allemande signalée n'est autre que le régiment de chasseurs d'Afrique qui ayant été chargé d'escorter l'empereur de Metz à Verdun, cherche à rallier les troupes en formation à Châlons. Les populations peu familiarisées avec cet uniforme et ayant perdu tout sang froid en ont fait tout de suite des uhlands dont la légende commençait à se répandre. Il ne nous reste plus qu'à reprendre la direction si légèrement abandonnée.

Nous marchons donc sur Vitry le François ; en route à la demande des habitants d'Eclaron, nous faisons halte au milieu de ce gros village ; nos hommes sont admirablement bien traités. Comme nous allions entamer une omelette à l'auberge un Monsieur entre et à haute voix : « Pardon, messieurs, M. de Bizemont n'est-il pas au milieu de vous ? » Je me présente « Je suis le comte d'Hédouville, me dit-il, je viens vous prier de descendre à la maison ». Le général insiste pour me faire accepter. Je suis donc reçu dans une famille nombreuse et charmante de la manière la plus affectueuse.

J'avais souvent entendu parler de cette famille d'Hédouville fixée à Eclaron et à laquelle nous étions apparentés. Je n'oublierai jamais l'hospitalité que j'ai reçue sous leur toit.

Le soir nous bivouaquons au sud de Vitry ; nous sommes passés bien près de la ferme de la Verpillière aujourd'hui aux enfants de mon frère Charles, provenant de nos parents de Wignacourt dont le château de Bussemont est situé à quelques lieues de là.

Le 18 départ, la colonne contourne Vitry : je suis envoyé dans cette ville pour demander des nouvelles à la sous-préfecture. Comme je passais devant un hôtel, un officier paraît à l'une des fenêtres et me crie « Montez ici, Monsieur ! » Je trouve réunis dans une chambre un général et plusieurs officiers. Tous semblent en proie à une vive agitation. Le général me demande qui je suis, puis il me dit « je suis le général de Failly commandant le 3ème corps d'armée. Vous direz à votre général que je n'ai aucune cavalerie pour couvrir la marche de mon corps d'armée, je lui enjoins l'ordre de m'envoyer sans retard un ou deux escadrons. » Ayant rejoint mon général et lui ayant transmis ces paroles celui-ci me répond : « Un ou deux escadrons sont insuffisants on les mettra de suite sur les dents. » Et il présente le départ de la brigade entière de Lepteuil. Le soir bivouac à Sarry près de Châlons sur Marne. J'y reçois la visite de Louis et Jules Le Comte. Je saisis avec empressement l'occasion de dire quelques mots de ces excellents amis.

Madame Le Comte, leur mère, restée veuve de bonne heure, continua à diriger avec une entente admirable la maison de banque que son mari tenait à Châlons sur Marne. Cette femme remarquable par les qualités de coeur et de l'esprit avait quatre fils dont elle dirigea elle-même l'éducation et dont elle sut faire des hommes de mérite et de bons chrétiens. L'ainé Louis est actuellement (*l'auteur parle de l'année 1893*) vicaire général honoraire du diocèse de Châlons ; sa santé délicate ne lui a pas permis de conserver des fonctions actives, mais il consacre tout ce qu'il a de force à la direction des bonnes oeuvres dans son diocèse. Le second Paul était magistrat ; il a donné sa démission lors de l'exécution des décrets contre la religion en 1880 ; il a épousé Mlle Gallice. Le troisième Jules conseiller référendaire à la cour des comptes s'occupe plus particulièrement de questions d'économie agricole ; il fait partie du conseil de la société des agriculteurs de France dont il est un des membres les plus distingués : il habite le département des Ardennes. Le quatrième Frédéric continue la direction de la maison de banque de Châlons sur Marne depuis la mort de sa vénérée mère.

Ces deux bons amis insistaient pour m'emmener à Châlons prendre gîte chez eux, mais je ne pouvais dans les circonstances présentes quitter mon poste.

Nous partons le 20 pour le camp de Châlons. En traversant Châlons vers six heures du matin, je fais une courte visite aux Le Comte. Je trouve toute la maison sur pieds : madame Le Comte elle-même s'est levée pour me recevoir ; un copieux déjeuner est servi à mon intention, j'y touche à peine et me hâte de rejoindre mon poste. Je trouve mon cheval chargé de provisions de toutes sortes : quels bons amis !

Les derniers débris du 9eme cuirassiers sont dispersés, les hommes et les chevaux valides sont versés au 8ème cuirassiers, les officiers et les cadres sont dirigés vers Paris où ils rejoignent le dépôt venu de Belfort. La division de cavalerie reste attachée au 1er corps faisant partie de l'armée du Maréchal Mac Mahon, le général Duhesme est autorisé à me garder auprès de lui.

Notre bivouac est établi à Livry près du camp. Dans la journée le prince impérial vient à cheval visiter notre campement. Il est reçu par les troupes avec un silence glacial ; l'empire est déjà impopulaire même dans l'armée, triste présage de l'effondrement qui suivra la catastrophe de Sedan.

Dans la nuit de grandes flammes s'élèvent au-dessus du camp ; ordre a été donné d'incendier toutes les baraques et les magasins avant que l'armée abandonne le camp.

## IV - Marche sur Sedan

Le matin du 21 l'armée est dirigée sur Reims. Le camp est levé et toutes les troupes prennent les armes à la même heure, cinq heures du matin. Le mouvement s'exécute sur une seule route ; d'après notre ordre de marche il est dès lors évident que nous ne pourrions pas entrer en colonne avant midi. Nous demandons au Général de faire seller et brider pour cette heure seulement ; mais se tenant toujours à la lettre des ordres reçus, il refuse, nous voyons donc défiler toute l'armée et ce n'est qu'à deux heures, par suite des à coups dans la colonne que nous pouvons rompre à notre tour. Notre étape est de 16 kilomètres à peine, et cependant nous n'arrivons pas au bivouac avant six heures du soir, étant sous les armes depuis plus de douze heures. Et c'est ainsi que nous marchons tous les jours suivants : les distributions se font tard, les hommes ne font la soupe que pendant la nuit, les troupes s'épuisent, l'armée perd sa discipline et sa confiance dans ses chefs. Tout concourait vers le désastre final !

La division campe à Taissy près de Sillery, le lendemain, 22 août séjour. L'armée du maréchal achève sa concentration autour de Reims. Dans la journée nous recevons le courrier de l'Etat major général ; il renferme l'ordre du maréchal accordant des récompenses pour la journée de Froeschwiller. Je reçois la croix de la légion d'honneur, chacun me fait fête ; je serais bien heureux si la situation générale était moins sombre. Le soir au dîner le général m'exprime ses regrets de n'avoir pu se procurer une croix pour me l'offrir. Le commandant Beugois étant nommé officier, il lui offre la sienne propre lui demandant en échange sa croix de chevalier qu'il me remet. « Elle est loin d'être neuve, me dit-il, mais elle a un prix particulier ; c'est moi qui l'ai donné à Beugois quand il a été décoré ; et moi-même je l'avais reçue en Crimée de la main du général d'Allonville le soir même de la bataille de Balaklava » (1). Puis il voulut boire une flûte de champagne en notre honneur ; il souffrit cruellement pendant toute la nuit de cet écart de régime.

Le 23 au matin le camp est levé et les troupes se mettent en mouvement (2). Les routes sont encombrées de troupe se croisant en tous sens, les convois, etc... Nous n'arrivons que dans la soirée par une pluie battante et après une marche de 25 kilomètres.

(1) Le général d'Alonville passe pour le meilleur officier de cavalerie français de notre époque. A la tête de sa brigade de cavalerie légère, il sauva l'armée anglaise gravement compromise dans la journée de Balaklava

(2) L'armée se compose des 1er, 5ème, 7ème, 12ème corps. L'empereur marche avec elle.

Le lendemain l'armée continue son mouvement en avant : notre division de cavalerie doit bivouaquer à Juniville. Je suis envoyé en avant pour renseigner le général sur les dispositions prises : j'attends en vain la colonne sur la route par où elle doit déboucher. A onze heures du soir il est évident qu'elle a dû prendre une autre direction ; je suis à jeun et sans gîte. J'aperçois à quelque distance dans la campagne une vaste maison dont toutes les fenêtres sont éclairées. Je sonne et demande si l'on peut m'abriter pour la nuit. On m'introduit dans un salon où était réunie une nombreuse société. La maîtresse de maison, très aimable, me fait conduire à la salle à manger par

son fils. Pendant que je me restaurais, le jeune homme me dit : « Monsieur, vous pouvez me donner un bon conseil ; je viens d'être appelé sous les drapeaux, et j'en suis préoccupé. Mon père est à la tête d'une grande entreprise industrielle, il est très âgé et je suis fils unique. Si je venais à manquer l'avenir de notre maison serait compromis, je tiendrais donc à trouver un poste où je sois à l'abri de tout danger. » « Monsieur, lui dis-je, lorsque la patrie est en péril, envahie par l'ennemi, elle a besoin de tous les siens ; la place d'un homme d'honneur ne peut être que sur le champ de bataille un fusil à la main. » Mon conseil fut-il goûté ? je l'ignore quoiqu'il en soit on me conduit dans une chambre où je dormis jusqu'au jour. Je me levai sans bruit et me mis à la recherche de mon général. Je le trouvai à Ville-sur-Retourne. La division avait reçu une autre direction, sans doute pour faire place au quartier impérial que j'avais vu en effet s'installer à Juniville. Un brigadier envoyé pour me prévenir s'était égaré.

## V - Mort du général Duhesmes

On était au 25 août ; l'armée va s'établir sur la ligne de l'Aisne, notre division est à Attigny. En trois journées l'armée a franchi à peine 50 kilomètres, et cependant elle est exténuée. Les mouvements s'exécutent sur ordre, les convois obstruant les routes ; sous les armes depuis le matin on n'atteint le gîte que dans la soirée, souvent trop tard pour faire les distributions. Les troupes prennent l'habitude de la maraude ; l'indiscipline est générale, le commandement a perdu tout prestige.

Toutes ces préoccupations jointes aux souffrances physiques avaient anéanti les forces du général Duhesme. Dans la matinée du 25 il écrit au maréchal que son état de santé ne lui permet pas de conserver son commandement à la veille des graves événements qui se préparent ; il croit en conscience devoir l'en prévenir. Le maréchal répond en envoyant au général l'autorisation d'aller passer quinze jours à Paris pour se remettre ; il pourra emmener avec lui un officier à son choix.

Le général me prévient que je l'accompagnerai le lendemain ; si je ne peux reprendre du service actif, je rentrerai à mon régiment à Paris. Comme je me lamentais de me voir contraint à quitter l'armée à la veille d'une bataille, le colonel Beaugois (*Le commandant Beaugois était passé lieutenant-colonel le 22 août*) se refuse à me plaindre. Suivant lui l'armée marche à un désastre formidable. Effrayé de la tournure que prennent les événements il a cru devoir demander une entrevue au maréchal. Celui-ci n'ignore pas la gravité de la situation ; mais elle lui est imposée et il se déclare impuissant à en arrêter les conséquences.

Le 26 au matin, le général Duhesme et moi rentrons à Reithel où nous devons prendre le chemin de fer. Pendant que je faisais en ville les démarches nécessaires, je suis abordé par un jeune homme élégamment vêtu, il me demande où il pourrait rencontrer le général Duhesme. « Je vais le rejoindre en ce moment, lui dis-je, vous n'avez donc qu'à me suivre. » Chemin faisant il me raconte son affaire : Il est le fils d'un riche négociant de Lyon. Voulant assister à une grande bataille, il désire savoir comment il peut s'offrir ce spectacle sans courir de danger. Je lui réponds : « Monsieur, dans les circonstances où se trouve la France, je ne connais pour un homme de coeur qu'une manière d'assister à une bataille, c'est un fusil ou une épée à la main. » Ces conversations presque identiques à deux jours de distance montraient combien en France on se rendait peu compte de la situation et jusqu'à quel point, dans certaines classes de la société, le sentiment du devoir patriotique se trouvait obscurci.

L'heure du départ venue, nous nous rendons à la gare. Comme nous arrivons sur le quai, un monsieur très animé s'avance vers moi : « Ah ! dit-il, que je suis heureux de vous rencontrer ! » Et voyant mon hésitation : « Comment, vous ne me reconnaissez pas, je suis Nogues, lieutenant de vaisseau. » La reconnaissance faite je lui apprends que je pars pour Paris ; il me demande alors de voyager avec nous. Le général y ayant gracieusement consenti, il monte dans notre wagon. Je vois alors s'éloigner un gendarme qui le suivait à quelques pas. Pendant le voyage il nous fait le récit de ses aventures. L'Impératrice très préoccupée d'avertir le maréchal Bazaine de la marche entreprise par Mac Mahon pour le délivrer de l'investissement de l'armée allemande, avait demandé au lieutenant de vaisseau Couneau officier d'ordonnance de l'empereur de lui trouver un officier de coeur ayant le dévouement de porter un message à Bazaine au travers des lignes ennemies. C'est ainsi que Nogues fut présenté et partit en mission. Arrivé à Reithel il cherche à se renseigner sur les



moyens de traverser les montagnes de l'Argonne et de parvenir jusque dans la vallée de la Moselle. Les personnes auxquelles il adresse prennent méfiance et finalement le signalent à la gendarmerie. Il est arrêté et conduit devant le procureur impérial. Il se fait connaître à ce magistrat et expose la mission dont il est investi. Il est relâché et reprend ses investigations, mais avec des allures si mystérieuses si embarrassées qu'il est de nouveau arrêté et ramené devant le procureur. Celui-ci lui démontre qu'il n'a nullement les aptitudes voulues pour remplir une tâche si spéciale et le persuade d'y renoncer et de rentrer à Paris. Il le conduit lui-même à la gare et le confie à un gendarme de planton jusqu'au moment du départ. C'est alors que nous sommes arrivés pour le délivrer de cette désagréable surveillance (1).

Arrivés à Paris je conduis le général à son domicile boulevard de Latour Maubourg, puis il veut bien m'autoriser à aller chez mes parents, je retrouvai avec un grand bonheur mon père et ma mère en bonne santé.

Le lendemain matin j'allai voir le général je le trouvai dans un affaissement moral plus désolant encore que son état physique. Il parlait avec désespoir des événements, de la responsabilité des chefs, particulièrement de la sienne dans la journée du six août. Il ajoutait : « je suis déshonoré ; j'ai demandé à quitter l'armée et je ne suis pas aussi malade que je le pensais. » Je cherchais à le reconforter de mon mieux ; mais j'étais inquiet lorsque je dus le laisser pour lui permettre de se reposer. Le lendemain à 7 heures du matin j'allais le retrouver lorsqu'à la porte je trouvai son domestique pleurant à chaudes larmes ; dans la nuit le pauvre général était mort subitement.

Depuis quelques jours on prévoyait l'investissement de Paris ; beaucoup de personnes étaient parties, les parents du général s'étaient presque tous éloignés, je devais donc sans retard faire les démarches nécessitées par cette catastrophe.

Suivant le désir de la famille, les honneurs militaires ne furent pas rendus ; mais un grand nombre d'officiers de tous grades assistaient aux funérailles et en particulier tous les officiers de mon régiment.

(1) Après la guerre, au procès de Bazaine à Trianon les émissaires que le gouvernement de l'Impératrice avait tenté de faire parvenir auprès du commandant de l'armée de Metz furent appelés à déposer. Norgues était de ce nombre. Le récit de son odyssée provoqua l'hilarité de l'assistance et lui valut une sévère admonestation du duc d'Aumale (note de l'auteur)

## VI - Le 9ème cuirassiers de marche

Lorsque ma pénible mission fut remplie ; je rentrai au régiment que l'on travaillait activement à réorganiser. Le colonel nommé était Mr de Vouges de Chanteclavi lieutenant colonel au 1er cuirassiers. La suite de ce récit fera suffisamment ressortir les brillantes qualités de cet officier du plus haut mérite. C'était un homme d'une haute intelligence, parfaitement doué pour le commandement, d'un esprit fin, d'un coup d'oeil juste, appréciant vite les hommes à leur valeur toujours maître de lui : avec cela un coeur excellent, un esprit plein d'entrain et de gaieté et un parfait chrétien.

J'aimerais à parler ici de tous les officiers qui firent partie du cadre du régiment ; plusieurs mois de campagne avec leurs alternatives d'espoir et de misères supportées en commun nous avaient unis par les liens de la plus intime camaraderie. Mais ces détails m'entraînent trop loin. Ce corps d'officiers fut formé des éléments les plus disparates. D'abord les anciens officiers du régiment que les premières semaines de campagne n'avaient pas dispersés ; puis des officiers tirés du cadre des écoles de Saint Cyr et de Saumur, pour la plupart fort distingués ; des officiers démissionnaires rappelés au service et de mérites fort inégaux, des officiers venant de la non activité, en majorité peu non recommandables, enfin quelques sous-officiers nommés sous-lieutenants, braves gens en général mais souvent insuffisants comme instruction et éducation.

Les soldats venaient du dépôt du régiment, des compagnies de remonte, des hommes de la réserve, des engagés volontaires dont un grand nombre n'avaient jamais servi, parisiens plus au moins bohèmes attirés par la légende qui s'était formée de suite autour du 9ème cuirassiers. Quelques uns trouvèrent moyen de rester à Paris lorsque le régiment fut envoyé au dehors, et c'est ainsi que nous eûmes la désagréable surprise de voir figurer le numéro de notre régiment parmi les volontaires de la commune.

Les chevaux de même étaient de toute provenance ; quelques uns venus des écoles de cavalerie étaient hors ligne mais beaucoup n'avaient aucun dressage.

C'est au milieu de tous ces éléments inconnus que le colonel s'attacha à choisir le cadre d'officiers de l'état major du régiment et des quatre escadrons de guerre. Nommé capitaine à la date du 30 août je fus affecté aux fonctions d'adjudant major avec mon ami Monet, fils d'un ancien maire de Nancy, sa mère était une demoiselle Grandjean de Réméréville, il était condisciple de mon frère Henri à Rolin. C'était un excellent officier, instructeur à St Cyr, d'un caractère loyal et élevé, on pouvait avoir toute confiance dans son zèle et dans son aptitude au service. Le colonel décida que pendant toute la campagne le Lt-colonel Mr Guerhardt, les deux chefs d'escadrons Mrs de Benque et de Guentz, les deux adjudants majors Monet et moi, nous formerions avec lui une popotte, c'est-à-dire un groupe prenant tous ses repas ensemble, avec un soldat pour cuisinier : étant le plus jeune j'étais investi des fonctions ingrates de chef de popotte.

Après avoir formé le cadre d'officiers, on fit choix des sous-officiers et des soldats et enfin des chevaux, tout cela demandait un travail assidu de toute la journée. Le soir j'étais heureux d'aller me reposer en famille et de profiter de ces moments si précieux qu'il m'était donné de passer auprès de mes parents.

Cependant le 3 septembre, Paris était plongé dans la stupeur par la nouvelle de la catastrophe de Sedan. L'empire s'effondrait sous l'indignation générale et le lendemain 4 septembre quelques politiciens profitaient des circonstances pour s'attribuer le pouvoir et la mission de diriger la défense nationale.

Mon régiment était encore trop imparfaitement organisé pour pouvoir prendre les armes pendant ces journées de révolution. On nous consigne dans notre quartier, nous évitons ainsi ce spectacle toujours pénible de l'émeute triomphante d'un gouvernement incapable de se défendre.

On engageait alors vivement toutes les personnes qui ne pouvaient contribuer à la défense de la capitale à s'éloigner, c'est ce qu'on appelait « les bouches inutiles » ma mère se décide donc à partir et dans la journée du 6 septembre elle se dirigeait vers Tours avec ses domestiques.

Le 7 au soir j'avais rejoint mon père sur le boulevard où nous devions dîner, lorsque je vois venir le colonel Beaugois. Il descendait à ce moment du chemin de fer ; nous le faisons dîner avec nous, il nous raconte le drame de Sedan auquel il venait d'assister. Dès le matin avec son coup d'oeil habituel il avait prévue l'issue de la journée, et son seul espoir était de voir nos divisions de cavalerie s'inspirant de la conduite des Autrichiens à Ulm, se réunir en une grande masse, se jeter tête baissée sur l'ennemi et s'ouvrir une voie sanglante le sabre à la main. Il alla trouver successivement tous les chefs de cavalerie pour leur proposer cette action de masse, mais il échoua dans sa tentative. Dans la soirée seulement, trop tard pour avoir des chances de succès, ce mouvement fut tenté par le général de Gallifet mais seulement avec quelques débris de régiments.

Beaugois voyant tout espoir évanoui, n'ayant du reste aucun devoir personnel à remplir puisque le départ du général Duhesme l'avait laissé sans fonctions, prit la direction de la Belgique à travers la région forestière il se procura un costume bourgeois et put ainsi rentrer en France. Il resta à Paris durant le siège et fut attaché à l'état major du général Trochu.

## VII - Les préludes du siège de Paris

Le lendemain 8 septembre, notre régiment reconstitué à l'effectif de 420 chevaux de troupe recevait inopinément l'ordre de sortir de Paris et de prendre la direction de Meaux où il devait faire partie d'un rideau de cavalerie destiné à couvrir les abords de la capitale. Le même jour le dépôt était dirigé sur Limoges par les voies ferrées.

Nous organisons un service d'avant postes sur la ligne de la Marne. Comme je venais de placer un petit poste sous les ordres d'un sous-officier, mon peu de confiance dans notre nouveau personnel me fit revenir peu après et je trouvai tout le monde installé dans une maison, le sous-officier vidant gravement un lapin, des hommes plumant des poulets, d'autres attisant le feu, bref les préparatifs d'un copieux repas, mais les sentinelles pas l'ombre, l'ennemi pouvait venir sans être invité prendre sa part du festin. Je fis les plus sévères remontrances et cherchai à leur faire comprendre que la guerre ne consiste pas à manger le plus que l'on peut et à boire plus qu'on ne peut. Pendant bien des jours encore il nous faudra éveiller chez nos hommes le sentiment du devoir et travailler à faire des soldats dignes de ce nom. Sous l'impulsion de notre colonel, nous y sommes arrivés par une grande bienveillance pour les bonnes volontés et une extrême sévérité pour les mauvaises têtes.

Le 10, deux escadrons sous les ordres du commandant de Benque sont détachés à Coulomiers, je marche avec cette colonne. Dans la soirée plusieurs avis nous parviennent signalant l'approche de la cavalerie ennemie. Le commandant hésite, ses instructions lui prescrivent d'éviter tout engagement. Doit-il se replier ? Il se décide à réunir les capitaines de sa colonne et à demander leur avis. J'ai toujours oui dire que si l'on réunit un conseil de guerre, c'est toujours l'avis du plus timoré qui l'emporte. C'est en tout cas ce qui se produisit. Tous sauf deux opinèrent pour se replier dès le soir même. J'obtins seulement du commandant l'autorisation de rester derrière la colonne afin de savoir si vraiment l'ennemi était sur nos talons. Un jeune sous-préfet, Mr de Maussion s'offrit pour me tenir compagnie. A minuit aucun éclaireur ennemi n'avait encore apparu : Maussion, qui avait probablement sommeil, me persuada que la nuit se terminerait sans incident ; je partis donc et pressant vivement l'allure je rejoignis la colonne.

Je la trouvai arrêtée et dès que j'eus rejoint le commandant, il me dit : « On prétend que notre avant-garde est aux prises avec l'ennemi ; il fait nuit noire, je ne puis me rendre compte, allez donc voir ce qui se passe. » En gros de l'avant-garde on n'en sait pas davantage. J'entends des chevaux galoper sur la droite ; je saute dans les champs. Comme je longeais une haie un cavalier arrivait vivement de l'autre côté, il s'arrête et je l'entends armer son revolver. « Qui va là ! » dis-je d'une voix forte. « Ah ! c'est vous Bizemont ! vous avez bien fait de parler ». C'était le capitaine de l'avant-garde toujours en quête de l'ennemi.

Le jour commençait à poindre, nous ne tardâmes pas à avoir l'explication de cette aventure. Les habitants effrayés de l'approche de l'ennemi avaient lâché dans la campagne tous les animaux, chevaux, vaches, etc... Ces animaux affolés s'étaient réunis en bandes et galopèrent dans le pays. Dans la nuit profonde, la pointe d'avant-garde avait cru à l'ennemi.

Vers le matin nous rencontrons un régiment de chasseurs à cheval et nous joignons à lui. Or un sous-officier originaire d'un village voisin venait d'être autorisé par son capitaine à aller embrasser

ses parents. A peine parti, il revenait et rendait compte que deux cavaliers ennemis étaient venus dans ce village et avaient commandé un repas pour cinquante des leurs. Le capitaine, jaloux de prendre sa revanche de la nuit (c'était celui dont je viens de parler) (*Massiet, depuis général a commandé la 6ème brigade bis de cavalerie à Nancy*), demande aussitôt à tenter le coup de main de les enlever. Notre commandant hésite, veut en référer au colonel des chasseurs. Celui-ci décide en dernier ressort : il déclare la chose absolument contraire aux ordres reçus et refuse. C'était fâcheux : avec des troupes à leur début comme les nôtres, rien ne vaut pour les aguerrir comme de petites escarmouches engagés avec certitude de succès ; c'est en les faisant mordre peu à peu qu'on leur met le diable au corps et qu'on a une cavalerie vraiment digne de ce nom. Combien nous en étions loin !!

Le 12 le régiment est à nouveau réuni aux deux autres escadrons, aucun incident à signaler, sauf que dans un village, le maire a remis dans les mains d'une de nos patrouilles deux citoyens qui la veille s'étaient laissés aller à boire et à jaser avec des cavaliers ennemis.

Le 14 le régiment reçoit l'ordre de se diriger sur Blois, où il doit faire partie du 15ème corps d'armée en formation sur la Loire.

## VIII - Première armée de la Loire

Dans les journées précédentes, de fortes explosions nous avertis de la destruction d'un grand nombre de ponts sur la Marne. En conséquence le colonel m'envoie en avant pour vérifier si le passage est encore possible à Charenton. Je m'arrête à Vincennes pour y prendre des informations. Etant descendu à la mairie je suis peu à peu entouré par des gardes nationaux, et l'on finit par me dire que soupçonné d'être un espion je suis retenu provisoirement comme prisonnier, j'essaie en vain de parlementer ; si bien que la colère finit par me gagner, je mets mon revolver à la main et je m'ouvre passage jusqu'à mon cheval, au milieu d'une foule mal disposée. Mais les misérables ont coupé mes étrivières et je suis obligé de sauter en selle. Puis mon cheval au galop, suivi de mon planton je laisse tout le monde ahuri de mon coup de tête. Assurément, j'avais eu à faire là à de la graine de futurs communards.

Pendant que l'on me faisait ainsi perdre mon temps, la colonne était arrivée et avait trouvé libre le pont de Charenton. L'arrière garde le passait comme je la rejoignis. Derrière marchaient escortés par un sous-officier et quatre hommes les deux personnages suspects dont j'ai parlé plus haut. La foule s'était ameutée et voulait leur faire prendre un bain dans la Marne, le sous-officier était fort embarrassé. Déjà excité par l'aventure précédente je mets le sabre à la main, j'en fais faire autant à l'escorte et à coup de plats de sabre nous dispersons tout ce monde.

Ayant rejoint, le colonel, je lui rends compte de ces incidents. Le colonel me dit qu'il songeait en effet à se débarrasser de ces deux individus fort encombrants, il me donne l'ordre de les faire conduire dans un fort. Nous passons en ce moment sous le fort de Bicêtre ; je prescris au sous-officier de remettre les deux prisonniers entre les mains du commandant du fort contre un reçu en bonne forme, ce qui fut fait. J'ignore ce qu'il en advint. Le soir nous allions coucher à Longjumeau. Dans la nuit un violent incendie ayant éclaté dans cette ville, le colonel amène tout son régiment sur les lieux du sinistre. Les hommes travaillent avec ardeur, on se rend maître du feu, et il ne reste plus que quelques mesures de précaution à prendre. Pendant ce temps le colonel remarquait que les habitants s'étaient retirés laissant peu à peu toute la besogne aux cuirassiers. Il dit alors au maire : « Il paraît que vos administrés avaient sommeil, mes hommes ont encore plus besoin de repos. Bonsoir ! » Et il fait sonner le ralliement laissant le maire se débrouiller.

Le 16 le régiment bivouaque à Dourdan, le 17 à Ausseau, le 18 et 19 à Bonneval, le 20 et le 21 à Châteaudun, le 22 à Cloyes et le 23 à Blois.

Pendant cette marche le colonel s'occupe activement de mettre en main le régiment. Dans ses rapports journaliers avec les officiers, il s'attache à les connaître. Suivant lui, chacun peut et doit rendre des services : l'essentiel est de savoir tirer parti des aptitudes, de montrer de la confiance à tous, de stimuler chacun par son côté sensible.

Vis-à-vis des hommes il faut manifester une grande sollicitude pour leur bien-être matériel, assurer les vivres de l'arrivée au gîte. Ainsi, pour le service de la viande, nous rencontrons un boucher jeune, actif, intelligent : le colonel lui propose de se charger de la fourniture pendant toute la durée de la campagne. Chaque jour il partira à cheval en avant de la colonne, parcourra le pays pour faire ses achats, fera abattre et débiter immédiatement les animaux, placera les quartiers dans une voiture

de déménagement munie d'une balance, et portera à chaque escadron sa fourniture journalière ; les officiers s'approvisionnent auprès de lui des morceaux de choix ; puis le régiment pourvu, le boucher pourra, s'il le désire faire des livraisons aux régiments voisins. Cet homme s'acquitte à merveille de son service jusqu'à la fin décembre ; notre départ pour l'armée de l'est ne lui permit pas de continuer.

Le colonel ne montra pas moins de sollicitude pour l'habillement ; il recommande au dépôt de Limoges de s'approvisionner de draps et autres fournitures de première qualité, de confectionner avec soin tuniques, pantalons, bottes etc... De temps à autre, un officier intelligent est envoyé à Limoges avec ordre de rapporter lui-même les effets nécessaires. A son retour une revue minutieuse est prescrite dans les escadrons ; les effets usés sont retirés et servent à réparer les anciens. Les nouveaux sont distribués.

Le service de la solde ne devra pas non plus souffrir de retard ; le dépôt doit nous envoyer les fonds nécessaires ; l'officier payeur doit toujours être porteur d'une somme de provision pour satisfaire à l'imprévu.

Le service est organisé avec la plus grande régularité. Les ordres sont donnés clairement une fois pour toute ; ils ne devront être modifiés que dans le cas de nécessité absolue. Il faut que les hommes prennent une confiance entière dans leurs chefs et les suivent partout sans hésitation.

Les chevaux sont l'objet de soins tout particuliers ; on tiendra la main à l'observation des règles de l'hygiène, les distributions seront sévèrement surveillées par les officiers.

Je ne trace ici qu'un tableau bien incomplet des résultats obtenus par la vigilante prévoyance du colonel. En arrivant à Blois, le régiment n'était déjà plus reconnaissable, et dès lors pendant tout le reste de la campagne, il se fit remarquer par sa belle tenue et son excellent esprit.

A Blois le régiment est installé au bivouac sur la place de la préfecture et y séjourne pendant six jours.

Je trouvai dans cette ville l'accueil le plus affectueux auprès d'excellents parents : mon cousin Anatole de Bizemont, l'amirale de Condé, Eudoxie de Sauveterre. Enfin, ma bonne mère vint de Tours passer une journée avec moi ; je parvins à la décider à quitter Tours où elle se trouvait trop isolée et à venir se fixer à Orléans dans la famille de Terrouenne (*Madame de Terrouenne était la soeur du comte Alfred de Bizemont*).

Dans les communes voisines de Blois, le bruit se répandit rapidement du séjour dans cette ville du régiment déjà célèbre dans toute la France pour sa conduite à Morsbronn. Chaque jour des voitures ornées de feuillages, escortées par des pompiers, portant des inscriptions « aux braves cuirassiers de Reichshoffen ! » nous amenaient des pièces de vin, dons patriotiques de ces braves populations. Nous dûmes emprunter une cave pour loger toutes nos richesses ; il nous fut même impossible de les consommer entièrement. Et il fallut en laisser une partie aux régiments qui nous remplacèrent.

Nous partons de Blois le 30 septembre et le 1er octobre nous entrons à Orléans.

Inutile de dire comme je fus reçu avec affection dans la famille de Terrouenne. Le 2 Monseigneur Dupanloup me fait le grand honneur de m'inviter à déjeuner. Après le repas, sa grandeur veut bien causer avec moi et me faire raconter les premiers épisodes de la campagne, je quittai ce prélat émerveillé de la hauteur de son intelligence, de son ardent patriotisme. Comme je sortais du palais

épiscopal, je suis abordé par un de nos convives, l'abbé Blanc, originaire de Nancy : étant vicaire à la Madeleine, il a demandé à partir comme aumônier militaire et a été envoyé à l'armée en formation sur la Loire. Mais il sait ses anciens paroissiens en proie à toutes les misères d'un siège ; il regrette de les avoir quittés et me demande conseil sur la manière de rentrer à Paris. Nous examinons ensemble les diverses chances de succès de son projet, j'ai su depuis qu'il avait réussi à le mettre à exécution.

Le 3 octobre au matin nous partons vers le nord et bivouaquons à Chevilly ; nous y séjournons le 4.

Une division de cavalerie sous les ordres du prince Albrecht avait été détachée de l'armée d'investissement de Paris et s'était établie à Toury pour diriger de là des réquisitions de vivre dans la riche plaine de Beauce afin d'assurer le ravitaillement des armées allemandes.

L'état-major français résolu de mettre fin à ce brigandage. En conséquence trois brigades de cavalerie, de l'infanterie et quelques pièces de canon furent mises en marche dans la nuit du 4 au 5 par des routes différentes pour envelopper le village. Notre brigade commandée par le général Ressayre devait attaquer par le sud. Au point du jour nous arrivons sur un petit poste de fantassins bavarois. Il est enlevé avant d'avoir pu prendre les armes : les hommes tombent à genoux et demandent grâce comme si on allait leur couper le cou séance tenante. L'ennemi est surpris dans son cantonnement : aucun n'aurait pu s'échapper si une de nos brigades, ayant pris une fausse direction, n'était arrivée en retard.

Le prince Albrecht saute aussitôt à cheval et suivi de la plupart de ses troupes, il file à toute allure vers Paris, laissant pour nous contenir toute son artillerie et quelques escadrons. Les obus ennemis font quelques victimes dans nos rangs : un homme reçoit un obus en pleine cuirasse, le pauvre garçon tombe foudroyé (*cette cuirasse complètement traversée figure encore actuellement dans la salle d'honneur du 9ème cuirassiers.*) Un autre projectile enlève la moitié de la tête à un cheval et renverse son cavalier ; le pauvre animal poussé par un instinct aveugle, continue sa course en avant et vient se presser contre le cheval du colonel le couvrant de son sang ; nous ne pouvons nous en délivrer qu'à coups de revolver. Un turco en tirailleur devant nous est complètement décapité par un autre obus, le corps reste rigide dans l'attitude où il a été surpris ; le camarade du turco, trouvant l'aventure plaisante, nous montre en riant ses dents blanches. Plus loin, sur la grande route, un bataillon de jeunes troupes se débande complètement sous les projectiles, il faut envoyer un escadron pour arrêter les fuyards et les ramener au feu. Le tir de l'artillerie allemande atteint de suite une telle précision qu'elle avait dû probablement mesurer à l'avance des points de repère dans la campagne. Cependant vers deux heures, Tourry est évacué par l'ennemi ; nous y pénétrons à la suite : on fait quelques prisonniers et un nombreux butin de bestiaux.

Comme nous revenions à notre bivouac de Chevilly nous rencontrons des bandes de paysans armés de fourches, de faux, de mauvais fusils, qui venaient pour prendre part à la curée. Ils se montrent fort désappointés en apprenant par nous qu'ils arrivent après la bataille.

Après une pointe de trois jours sur Pithiviers, nous sommes rappelés en toute hâte vers Arthenay menacée par l'ennemi.

Le 9 combat d'Arthenay ; notre brigade de cuirassiers et 4 pièces d'artillerie sous le commandement du colonel de Vouges couvrent l'aile gauche de notre ligne de bataille. Vers 3 heures de l'après-midi nous apercevons sur notre gauche à 2 kilomètres environ une colonne de cavalerie filant au trot en nous présentant le flanc ; le colonel juge l'occasion favorable pour l'attaquer, il fait former la brigade en bataille et mettre le sabre à la main et nous nous ébranlons pour la charge le coeur



joyeusement ému. Mais soudain la colonne de cavalerie se déchire comme un rideau et démasque une batterie de 18 pièces qui ouvre aussitôt le feu.

Les escadrons ennemis se déploient : nous pouvons presque les compter il y en a 24, plus une brigade apparaissant plus loin sur notre droite. Nos huit escadrons seraient inévitablement écrasés et rien n'impose ce sacrifice. Il faut donc se résigner à arrêter notre mouvement. Le colonel donne l'ordre de la retraite au pas, en échelons par escadron. Je suis envoyé porter l'ordre à nos quatre pièces de suivre le mouvement arrière. Nos braves artilleurs, sans s'inquiéter du nombre continuaient leur feu sous une pluie de projectiles. Au reçu de l'ordre, le capitaine avec le plus grand sang froid, fait atteler ses pièces et nous rejoignons la brigade. Tout en marchant il me raconte qu'il était à Sedan, et que sur le plateau de la Garenne, au moment le plus chaud de la journée le feu n'avait pas plus d'intensité. Il se fait rendre compte des pertes, elles sont beaucoup moindres qu'on aurait pu le supposer, et me dit en souriant : « Nous sommes comme cela dans l'artillerie : plus de bruit que de besogne. » Il est certain que les batteries allemandes arrivant sur un terrain inconnu, étaient bien loin d'avoir dès le début leur tir réglé comme aux abords de Toury.

Arrivés près de Chevilly, nous trouvons la grande route d'Orléans encombrée de troupes en retraite et de fuyards. Le colonel se préoccupe de ce contact pour ses escadrons et se décide à les jeter dans la forêt d'Orléans. Nous arrivons ainsi le soir dans cette ville.

En résumé la journée était honorable pour nos jeunes troupes : 8 à 10000 hommes et 16 pièces de canons avaient lutté contre 40000 allemands soutenus par une artillerie dix fois plus nombreuse.

En entrant en ville, je rencontre mon oncle de Terrouenne ; il m'annonce l'arrivée de ma mère en bonne santé. Je m'échappe un moment pour venir l'embrasser, et je rejoins mon régiment établi au bivouac sur les boulevards de la ville.

La journée du 10 se passe sans incidents graves. Mais le 11 l'ennemi attaque les faubourgs d'Orléans. La cavalerie ne peut prendre part à cette guerre de jardins et de rues ; on nous fait passer la Loire. Nous bivouaquons auprès du château de la Source du Loiret. Dans la soirée nous assistons de la terrasse du château à l'incendie de la gare des Aubrais et des faubourgs d'Orléans.

## IX - Le camp de Salbris

Les jours suivants nous couvrons la retraite de l'armée en marche vers le sud. Mais l'ennemi poursuit mollement. Le 17 nous arrivons au camp de Salbris où le général d'Aurelle de Paladines organise son armée et s'efforce tout d'abord d'y introduire la discipline. Les cours martiales fonctionnent avec sévérité. Presque chaque matin nous entendons des feux de salve suivis du coup de fusil du sergent commandant le peloton d'exécution. Chacun comprend qu'il faut se soumettre aux inexorables nécessités de la discipline militaire. On connaît la procédure sommaire de ces tribunaux d'exception : devant la cour, le commissaire du gouvernement expose la cause puis l'accusé est appelé à présenter ses explications et de suite le Président pose ainsi la question : « Au nom de la patrie en danger, l'accusé est-il coupable ? » La cour répond par oui ou non. Dans le cas de l'affirmative la seule peine appliquée est la mort sans appel. On comprend l'impression profonde que cette justice implacable produisait sur les jeunes troupes réunies à Salbris. Aussi la discipline renaissait-elle visiblement dans l'armée et chaque jour nous constatons les progrès. Le général d'Aurelle ne négligeait rien pour atteindre ce but. Il comprenait la puissance de la religion sur le moral d'une armée et tous les dimanches une messe était célébrée solennellement à Salbris ; il y assistait pieusement avec son état-major afin de donner l'exemple à tous.

Le régiment participait au service des avant-postes et des reconnaissances. Une petite colonne de deux escadrons de cuirassiers et d'un escadron de hussards est envoyée un jour surprendre un parti de cavalerie ennemie qui venait de pénétrer dans la Motte-Beuvron. Le colonel de Vouges commandait le détachement, il dirige sa troupe et fait aborder le village simultanément par toutes les issues. Mais nous nous trouvons nez à nez sur la place, c'est un coup manqué, l'oiseau est envolé. En rentrant le colonel va rendre compte de sa mission au général en chef. Je l'accompagne et j'ai l'occasion de voir de près le futur vainqueur de Coulmiers.

On recommandait aussi aux officiers de profiter de leurs heures de loisir pour reconnaître le pays aux environs du camp. J'étais sorti un jour pour me conformer à ces instructions et ayant rencontré un régiment d'infanterie qui quittait son bivouac pour se porter en avant, je suivais avec intérêt le mouvement. Une compagnie était restée en arrière pour passer l'inspection du terrain et former l'arrière garde ; puis ayant rejoint, son chef avait rendu compte au colonel et lui avait parlé d'un officier, probablement ennemi, qui semblait surveiller l'opération. Le colonel lui réplique vivement que s'il avait des soupçons, son devoir était de les éclaircir, il lui ordonne de se remettre à la recherche du personnage suspect et de ne rentrer qu'avec des renseignements plus précis. Il se met donc en route avec la compagnie et passant près du bivouac de mon régiment, il s'adresse à mon collègue Monet pour prendre des informations. Celui-ci n'a rien vu, mais me voyant à ce moment rentrer de mon excursion : « Voici, dit-il, un de mes camarades qui pourra sans doute vous renseigner. » -« Mais c'est justement lui ! » dit notre capitaine, et réunissant son monde il disparaît sans rien ajouter. « Eh bien ! me dit Monet, il est heureux que vous l'ayez rencontré ici ; s'il vous avait rencontré dans la campagne, il eut été capable de faire tirer sur vous. »

Je reçus aussi au camp de Salbris la visite de Paul Lecomte, substitut à Romorantin, accompagné de son frère Frédéric. J'ai parlé de ces bons amis à l'occasion de mon passage à Châlons sur Marne. Ils étaient venus sur une petite voiture à deux roues, et m'apportaient tabac, cigares, allumettes, une bouteille de chartreuse etc... toutes choses fort rares aux environs du camp. Le soir avant le dîner, je

racontais cette visite au colonel. Il m'écoutait d'une oreille distraite, mais au mot de chartreuse : « Oh ! les braves jeunes gens ! dit-il, au moins les avez-vous invités à dîner ? » - « Oui, mon colonel, mais ils avaient une longue retraite à faire et ils n'ont pu accepter. » - « Je le regrette, enfin ayez bien soin de la bouteille, nous la réserverons pour un jour de misère. » Nous prenions nos repas dans une petite mesure abandonnée auprès du camp ; comme le dîner finissait le colonel dit au lieutenant-colonel : « Dites-moi Gerhardt n'avez-vous pas remarqué comme le brouillard est pénétrant aujourd'hui ? » Il faisait en réalité un temps fort clair : mais le lieutenant-colonel était trop discipliné pour contredire son supérieur. « Si on ne cherche pas à réagir contre le brouillard, ajoute le colonel il peut être très nuisible ; pour cela rien de tel qu'un verre de chartreuse. Cette fois le lieutenant-colonel approuve sans hésiter et le colonel triomphant m'envoie chercher la précieuse bouteille et distribue une bonne rasade à chacun. La liqueur dégustée le colonel reprend : « En vérité rien de plus à redouter que l'influence pernicieuse du brouillard. Ne sentez vous pas quelque frisson Gerhardt ? » Le lieutenant-colonel est de plus en plus discipliné, et je suis invité à verser une nouvelle tournée. Et c'est ainsi que le soir même je fus déchargé de ma responsabilité à l'endroit de la fameuse bouteille.

## X - Bataille de Coulmiers

Le 27 octobre, le régiment reçoit l'ordre de se porter sur Vierzon. Nous nous y embarquons en chemin de fer et passant par Tours nous descendons le 30 à Mer au nord de Blois. Toute l'armée est également transportée sur la rive droite de la Loire. Nous restons quelques jours au bivouac près de cette localité. A côté de nous était installé le régiment des mobiles de la Sarthe ; recruté en grande partie parmi les populations de la campagne, on avait eu l'heureuse idée de réunir les hommes d'un même pays dans une même compagnie, de les faire commander par les membres appartenant aux anciennes familles nobles du pays, résidant de temps immémorial au milieu de ces honnêtes populations de l'ouest et respectées héréditairement par tous. Aussi ce régiment formé de toutes pièces depuis quelques jours seulement, avait-il pris dès le premier instant un aspect de discipline et de tenue militaire qui faisait contraste avec les autres corps de même origine. A quelques jours de là, cette bonne opinion était justifiée : le régiment de la Sarthe méritait d'être mis à l'ordre de l'armée à la suite de l'affaire de Coulmiers.

Nous n'avions pas tardé à nous lier avec les officiers de la Sarthe et nous prenions nos repas en commun dans la salle à manger d'un hôtel de la petite ville de Mer. Ces messieurs qui avaient emmené leurs domestiques comme ordonnances les faisaient servir à table. Un jour pendant le déjeuner la porte s'ouvre et un individu, vêtu de velour noir, chaussé de grandes bottes jaunes, deux révolvers passés dans une large ceinture rouge et coiffé d'un chapeau à larges bords surmonté d'une plume, fait son entrée. Il s'installe à une petite table et demande à haute voix à manger. Les ordonnances n'avaient pas à s'occuper du public, ils le laissent donc se démener. Aussi notre personnage d'opéra comique, furieux du peu d'effet produit, se lève et sort en nous lançant cette menace : « Je vois que je suis tombé dans un nid d'aristocrates ; j'en rendrai compte à mon ami Gambetta ! » Vous jugez si l'on a rit de bon coeur ce jour-là dans la Sarthe et au 9<sup>ème</sup> cuirassiers. Etant allé un jour à Blois, je revenais par les bords de la Loire. Tout en longeant le mur du parc de Minau, j'apercevais sur l'autre rive des gardes nationaux faisant l'exercice. Tout d'un coup on entend plusieurs détonations et de balles nous sifflent aux oreilles. Mon ordonnance me crie : « Sauvons-nous, mon capitaine ! » Se sauver était un parti peu glorieux, de plus un encouragement pour ces honnêtes citoyens à nous prendre comme cibles. Je m'arrête donc et prenant mon revolver j'en décharge quelques coups en les accompagnant d'invectives bien senties. Ce langage fut compris de nos apprentis guerriers.

Le 8 novembre l'armée se porte en avant, nous traversons St Laurent des bois où notre cavalerie a eu la veille un engagement heureux, et nous bivouaquons à Prinauvellon. La pluie tombe à verse jusqu'au matin. Je suis couché avec Monet sous la même tente abri ; au milieu de la nuit, mon pauvre camarade, probablement déjà atteint du mal qui devait l'emporter quelques années plus tard, est pris d'étouffements d'une sorte de vertige. Il veut renverser notre tente pour respirer librement. Au dehors la pluie fait rage effrayé de cette perspective d'une nuit achevée sous le ciel inclément, je me précipite sur lui et maintiens ses mains et ses pieds jusqu'à ce que je le vois revenir à des idées plus calmes. Je sauvai ainsi notre tente ce dont il me sut gré par la suite.

Le 9 novembre, bataille de Coulmiers. Les deux divisions de cavalerie sont réunies sous les ordres du plus ancien divisionnaire, le général Reyau. Ce brave homme avait 75 ans et n'avait jamais fait la guerre ; il supportait avec une résignation admirable toutes les misères de la campagne ; mais ses

facultés intellectuelles étaient loin d'être à hauteur de la situation. Ses instructions lui préservaient de ne pas prendre part à l'action, mais au contraire de se porter très à gauche de la ligne de bataille de manière à se rabattre sur les flancs et les derrières de l'ennemi, à provoquer sa retraite et à recueillir des prisonniers et du butin. Ce programme était aussi bien conçu qu'il fut mal exécuté. Au lieu de gagner vers la gauche nous appuyons à droite et nous venons donner contre le village de St Sigismont sur lequel s'appuyait l'aile droite de l'ennemi. Une nombreuse artillerie y était réunie, nous n'avions que quelques pièces ; un combat inégal s'engage et nous voilà arrêtés dans notre marche. Le général Resseyre, officier de grand mérite qui avait fait ses preuves en Crimée, obtint du général Reyau l'autorisation de tenter de nous tirer de cette situation fâcheuse. Il se propose de faire attaquer l'ennemi de front par les deux régiments de cuirassiers 9ème et 1er de marche, pendant ce temps un régiment de hussards faisait un grand détour sur la gauche se rabattait sur les derrières de l'ennemi et le chargera en fourrageurs. Le général Resseyre s'était porté en avant de notre régiment et il observait la situation prêt à donner l'ordre de l'attaque. Lorsqu'un obus malheureux vint tomber sur le petit groupe qu'il formait avec son état-major ; il est blessé, son cheval tué, son officier d'ordonnance Légios du 9ème cuirassiers également blessé. Le général Reyau reprend le commandement, incapable de comprendre la situation, il envoie à tous ses régiments l'ordre de battre en retraite. Un officier apporte cet ordre à notre colonel : mais le général Resseyre est étendu blessé devant le front du régiment. Nous ne pouvons l'abandonner et le colonel nous maintient immobiles face à l'ennemi et sabre à la main.

Le général Reyau impatient fait renouveler son ordre, nous restons impassibles. Enfin une voiture arrive, on y dispose le général et au moment où il traverse nos rangs, le colonel commande de sa plus forte voix : « Présentez sabre ! » L'instant est solennel : le glorieux blessé se soulève péniblement, ôte son képi et dit à haute voix : « Merci mes amis ! Je reconnais bien là le brave 9ème. » Puis dès que le général est hors d'atteintes de l'ennemi, le colonel fait faire demi-tour avec calme et le régiment se retire impassible sous le feu concentré de l'artillerie ennemie.

L'indignation était grande parmi nous ; on entendait distinctement au bruit de la canonnade que les nôtres gagnaient du terrain. On proteste avec énergie auprès du général : vains efforts, il faut accepter notre honte et battre en retraite alors que l'ennemi est en pleine déroute.

Quels résultats magnifiques nous aurions obtenus en nous portant sur la ligne de retraite de l'ennemi. A quelques années de là notre régiment faisait étape dans le village d'Artenay. Plusieurs habitants vinrent à nous parler de cette nuit du 9 au 10 novembre : l'armée allemande disaient-ils s'écoulait par la grande rue dans un désordre inexprimable, tous les liens si vantés de la discipline prussienne étaient rompus ; quelques escadrons survenant au milieu de cette cohue auraient fait déposer les armes à tous ces soldats débandés. Que de regrets ces récits ravivaient en nous !!

Je reviens sur un petit épisode de la journée. D'après les instructions reçues, nous devions prendre contact avec les francs-tireurs de Lipowski, dans la direction de Châteaudun. Un officier de mon régiment est envoyé à leur recherche. Mais il avait la vue faible ; en explorant le pays, il aperçoit des soldats réunis dans une cour de ferme, il croit avoir à faire aux nôtres, s'approche et par-dessus le mur de la clôture il commence ainsi : « Avez-vous vu les francs ..... » Il n'a pas le temps d'achever : une salve de coups de fusils lui répond. Il était tombé sur un groupe de cavaliers bavarois. Morale de l'histoire : n'envoyer jamais un myope en reconnaissance.

Il faut donc se résigner à reprendre les emplacements de bivouac de la nuit précédente. Un temps affreux joint à nos tristes réflexions nous empêche de fermer l'oeil. Le lendemain 10, nous recevons l'ordre de nous reporter en avant. Il tombe une neige épaisse, la première de l'année. En route le général Reyau me fait appeler. « Je viens de recevoir l'avis, me dit-il, que nos troupes sont rentrées à

Orléans. J'ai tenu à vous le dire tout de suite. Demain vous pourrez aller embrasser Madame votre mère. » On comprend le respect que nous inspirait ce brave général, malgré tout, nous étions d'accord pour mettre sur le compte de son grand âge et non certes d'un défaut de courage, les défaillances qu'il avait montrées dans son commandement.

Nous arrivons à St Sigismond ; en avant du village, sur l'emplacement des batteries dont la veille nous avons subi le feu, l'attelage d'une pièce de canon, quatre chevaux un artilleur, gisaient inanimés. Dans un portefeuille trouvé sur ce dernier on trouve une lettre dans laquelle il raconte à sa famille le combat d'Arthenay. Dans un style pompeux de soldat victorieux, il parle de victimes innombrables tombées sous les balles prussiennes, de l'impuissance du canon français. Le pauvre garçon devait constater que nos obus n'étaient pas toujours aussi inoffensifs.

Nous bivouaquons auprès de Coulimelle, dans une boue épouvantable. Le lendemain suivant la promesse du général, je puis aller à Orléans retrouver ma chère mère en bonne santé. Je passe de bien douces heures en famille. A dîner une surprise m'attendait. En face de moi vint s'asseoir un officier de hussards prussiens, le baron de Thielmann, ancien attaché d'ambassade à Paris, servant dans la Landwehr. Sans doute il avait peu l'esprit militaire ; au matin de la bataille il s'était déclaré souffrant et était resté chez mon oncle de Terrouenne où il était logé avec le commandant de place et son état-major. Le soir même quelques détachements français ayant pénétré dans la ville, il avait été déclaré prisonnier et laissé provisoirement sur parole chez mon oncle. Pendant le dîner on vient avertir Thielmann qu'un officier de gendarmerie l'attend pour le conduire à la gare d'où il sera dirigé sur une ville de l'intérieur. S'il était peu militaire, c'était par contre un homme du monde et un diplomate de mérite. Depuis il a été premier attaché à Paris, et a joué un rôle important dans les affaires d'Orient. Il chercha en vain à se faire échanger contre mon frère Charles ; il eut le bon goût de ne pas oublier les égards dont il avait été l'objet dans notre famille ; son oncle le baron de Thielmann, domicilié à Coblenz fit tous ses efforts pour être utile à mon frère lorsqu'il fut transféré à Ehrenbreitenheim à la fin de sa captivité.

## XI - Cantonnement autour d'Orléans

Nous pourrissions littéralement au bivouac de Coulinelle ; les hommes souffraient cruellement et les chevaux enfoncés jusqu'aux genoux dans les boues compactes de Beauce dépérissaient à vue d'oeil. Le colonel ému de cette situation se résolut à aller lui-même en informer le général Chanzy installé auprès de nous à St Pérvy-la-colombe. Le colonel eut gain de cause et le soir même nous cantonnions dans le petit village de Coulinelle, je n'oublierai jamais la délicieuse nuit passée sur le foin après deux mois de bivouac presque journalier.

Le lendemain je vais voir mes cousins de Bizemont au château d'Huisseau-sur-Mauve. Sur mon chemin je retrouve bien des traces de la bataille, près d'Huisseau ayant entendu un hénissement, je découvre un cheval portant un harnachement prussien, les reins fracassés, tout autour de sa tête l'herbe est tondue en cercle jusqu'aux racines arrivé au village j'envoyai délivrer la pauvre bête de ses souffrances.

Je trouvai à Huisseau le plus aimable accueil auprès de nos parents. Ils me racontaient les jours pénibles par lesquels ils venaient de passer. Pleins de patriotisme, ils s'étaient procuré des armes et se proposaient de les distribuer aux paysans de leur village pour faire la guerre de partisans dans les forêts du voisinage. Une lettre de mon cousin Arthur dans laquelle il excitait un de ses amis à imiter leurs exemple avait été interceptée par les Prussiens. Furieux ils avaient occupé le château et mis un factionnaire à sa porte, toutes les cachettes avaient été fouillées pour y chercher des armes ; heureusement rien n'avait été découvert. Le champagne lui-même était introuvable : aux allemands qui en voulaient boire on répondit qu'on n'en faisait pas usage au château. Le général de Stolberg-Vernigerode commandant la division de cavalerie dit à mon cousin : « Monsieur le Marquis, je n'admets pas que dans un château comme le vôtre il n'y ait pas de champagne. » Puis il le fait monter dans une voiture entre deux soldats et on le conduit à Orléans chez son marchand de vin pour y faire une provision.

Etant au camp de Salbris, le général en chef avait envoyé des espions pour reconnaître les positions de l'ennemi. J'avais vu l'un d'eux avant son départ et je lui avais demandé de me rapporter des nouvelles de mes cousins dont j'étais inquiet. C'était un officier auxiliaire ayant toutes les aptitudes voulues pour ce genre de mission. Il s'était procuré une pacotille de marchand ambulancier, entre autre un pain de sucre denrée devenue fort rare. Arrivé aux avant-postes prussiens il avait été dépouillé de son pain de sucre par les soldats. Se répondant alors en gémissements on l'avait conduit devant le commandant ; il réclamait à grands cris son pain de sucre : « le pain de mes enfants. » disait-il et ainsi en remontant toute la hiérarchie militaire, il pénétrait de plus en plus au coeur de la position de l'ennemi et observait de son mieux. Il revint avec des renseignements très complets, et put me rassurer sur le sort de mes cousins : il avait vu aussi l'abbé Aimé de Bizemont, alors vicaire à Meung-sur-Loire.

Je reviens à mon récit. Etant rentré au régiment, je racontai ma visite. Chacun connaissait et admirait la belle conduite de mes cousins. Plusieurs de mes camarades demandèrent à leur être présentés. Je partis donc un jour avec le lieutenant-colonel Geroerhdt et le commandant de Geutz. Mais les deux frères venaient de quitter Huisseaux pour aller assister au service de notre parente Madame de Pradel morte en son château de Villesavise près de Blois. En l'absence de leurs maris,

ces dames nous reçurent très gracieusement.

Je me proposais aussi d'aller voir mon cousin Albert de Gourcy en son château du Grand Lus. Maire de Coulmiers, Albert s'était prodigué pendant et après la bataille pour secourir les nombreux blessés qui affluaient dans sa commune. Depuis lors chaque année, il a présidé le service commémoratif célébré dans l'église de Coulmiers. Son frère Henri, ancien combattant de Crimée, avait repris du service comme capitaine dans un régiment de cavalerie, il fut décoré pour sa belle conduite. Un autre frère, Fernand, était officier aux mobiles du Loiret à l'armée de Paris. Le quatrième Gaspard était engagé dans le régiment d'Henri : bon sang ne peut mentir.

Mais le 17 novembre, nous recevons l'ordre de partir et je ne puis mettre ce projet à exécution. Nous sommes encore installés au bivouac auprès de St Lyé. Le sol est affreusement détrempé, la nuit très mauvaise. Comme je me suis réveillé complètement aphone, on vient m'avertir que le général me demande. Il s'agit d'aller préparer les cantonnements du régiment dans les villages voisins. Mission fort difficile à remplir avec une extinction de voix. Je m'en tire tant bien que mal en écrivant tout ce que je ne pouvais dire, et nous voilà encore une fois tirés des boues de la Beauce.

Nous étions cantonnés aux Mardelles. Ici se place un incident des plus pénibles ; malgré l'humiliation que j'en éprouve encore aujourd'hui, je crois devoir en parler.

Un soir nous venions de dîner, lorsque la porte de la pièce où nous étions réunis, s'ouvre et livre passage au capitaine B. du régiment entre deux gendarmes. Voici ce qui s'était passé. Cet officier chez qui le coeur faisait défaut, puisque déjà en Crimée il avait joué la folie pour être renvoyé en France, s'était déclaré malade le soir du combat d'Arthenay et était entré à l'hôpital d'Orléans. Lorsque les allemands pénétrèrent dans cette ville, tous les militaires malades, à peu près valides, avaient quittés l'hôpital pour rejoindre leur corps. Le capitaine B. avait refusé de se joindre à eux. Les allemands avaient bien vite apprécié le personnage à sa valeur et avaient dédaigné de s'occuper de lui, en sorte qu'il s'était retrouvé à Orléans au moment de la rentrée des français. Signalé à l'autorité militaire par notre colonel, il avait été arrêté et voilà comment il nous revenait ainsi escorté.

Le colonel me dit alors : « Vous allez choisir une maison isolée, vous y installerez Mr B., vous commanderez un poste dans son escadron et vous donnerez l'ordre au sous-officier de tirer sur lui, s'il cherche à sortir. » Le lendemain, une cour martiale était réunie pour le juger. J'ai déjà parlé de la procédure impitoyable de ces tribunaux. Le président et les membres de la cour connaissait B., le savaient père de famille, ils furent émus à la pensée des siens ; ils usèrent alors d'un moyen détourné et peu régulier pour sauver sa tête ; ils déclarèrent se transformer en conseil de guerre dont les pénalités sont moins rigoureuses. B. fut ainsi condamné seulement à la destitution militaire et à la radiation des cadres de la légion d'honneur. Ce malheureux vit encore et ne semble pas avoir conscience de son déshonneur. Pendant cette période nos cantonnements sont plusieurs fois modifiés. Nous passons une nuit près de Neuville-aux-bois, dans la magnifique vénerie du château de la Rive du Bois, les piqueurs se sont enfuis ouvrant les portes du chenil et les chiens se sont répandus dans la forêt où ils vivent de leur chasse. Le 28 nous étions à Loury ; nous passons la journée à cheval attendant l'ordre de marcher au canon de Beaune-la-Rolande, mais rien ne vient et nous rentrons le soir dans nos cantonnements.



## XII - Bataille d'Orléans

Le 1er décembre commence la série des journées de bataille d'Orléans. On entend le canon sans interruption. Nous passons la journée et celle du lendemain à cheval au nord de la forêt d'Orléans. Le 3 décembre nous avons pour mission d'occuper l'intervalle vide dans la ligne de bataille s'étendant entre Laneuville-aux-bois et Chevilly. On se bat à notre droite et à notre gauche. En face de nous, nous n'avons qu'un corps de cavalerie ennemie dont la mission est identique à la nôtre. Sauf quelques escarmouches sans importance, nous nous bornons à nous observer mutuellement. Un officier allemand envoyé en reconnaissance, s'arrête à 8 ou 900 mètres en face de nous, à un moment donné par bravade, il met pied à terre. Nos jeunes officiers brûlent d'envie de lui donner la chasse ; on les retient. Mais près de nous dans un régiment de marche, les liens de la discipline sont moins serrés, subitement comme ébranlé par une secousse électrique, un de ses escadrons se débande et tous les hommes s'élancent à fond de train sur l'officier ennemi. Mais celui-ci saute en selle et s'éloigne au galop sans être rejoint, cette équipée de soldats indisciplinés n'a été que ridicule.

*(Voilà ce que je lis dans les notes écrites par ma mère pendant la guerre. 5 décembre arrivée du colonel Heuduck (depuis général commandant le XVème corps) (il avait été logé chez mon oncle de Terrouenne lors de la 1ère occupation d'Orléans, c'était un homme bien élevé)*

*Brave colonel qu'il est affectueux, son premier mot est de savoir si j'ai des nouvelles ; il me conte qu'il a échangé quelques coups de carabine avec le 9ème et qu'il disait avec Saldern. Mr de Bizemont est sans doute là. Il me fait pleurer de patriotisme en me disant que nos troupes se sont bien battues surtout les 2 premiers jours.) (note de l'auteur)*

Lorsque la nuit vient à tomber, le colonel m'envoie pour rallier les divers détachements du régiment. Je remplissais ma mission lorsque j'aperçois un escadron dont les pelotons dispersés marchaient sur une ferme isolée dans la plaine. Le capitaine commandant était en tête de l'un d'eux le revolver à la main. Lui ayant fait part de l'ordre du colonel, il me raconte qu'il vient d'être averti que plusieurs officiers allemands sont entrés dans la ferme et se disposent à y passer la nuit, qu'il manoeuvre avec son escadron pour les enlever. Il me supplie de ne rien dire au colonel pour le moment afin de ne pas être arrêté dans son entreprise. Je lui exprime tout mon regret de ne pouvoir le satisfaire, les circonstances sont trop graves pour ne pas rendre compte de tous les détails de ma mission. Je rejoins donc rapidement le colonel, il me félicite de l'avoir mis aussitôt au courant. Il vient en effet de recevoir les renseignements les plus graves ; la division qui luttait à notre droite est en retraite sur Orléans, l'ennemi la suit, notre retraite est compromise, il importe d'éviter à tout prix d'attirer l'attention sur nous. Il me faut donc, avec un vif regret, porter à mon camarade les ordres du colonel. J'arrive auprès de lui comme il atteignait la ferme, son mouvement semblait réussir à merveille et il faut y renoncer, c'était vraiment désolant. Mon brave ami ne s'en est jamais consolé. Mais la suite a démontré la sagesse de l'ordre du colonel.

Nous venons d'installer le bivouac près de Saint Lyé, lorsque le colonel reçoit de nouvelles informations : à notre droite, l'ennemi vient de s'installer sur nos derrières à Loury ; à notre gauche Chevilly et les batteries de gros calibre sont évacués par nos troupes. Demain matin nous pouvons nous trouver complètement enveloppés. Il est urgent donc de nous rapprocher d'Orléans. On se met en route par la forêt. Le colonel fixe l'itinéraire à suivre et m'envoie diriger l'avant-garde. La

mission est délicate car il fait nuit noire. Aux croisées de chemin je laissais un homme pour indiquer la direction à suivre. Or un de ces hommes restés en arrière depuis longtemps ne m'avait pas encore rejoint. J'étais inquiet et reviens sur nos pas, je retrouve mon homme, attendant toujours. Nous prêtons l'oreille, rien. Nous nous mettons à la recherche de la colonne. L'ayant rejointe, j'apprends que de nouveaux rapports ont décidé le colonel à modifier notre itinéraire. Il en a fait prévenir l'avant-garde. L'officier, commandant le peloton d'avant-garde, sorti de l'école militaire au bout d'une année de cours a rallié le régiment sans prévenir la pointe d'avant-garde. Le colonel fait venir cet officier et le réprimande vivement.

Les incidents de cette nature n'étaient pas rares. Déjà au camp de Salbris, un peloton de dragons détaché en petit poste se voyant menacé par un escadron de cuirassiers ennemis, au lieu de se replier sur sa grande garde était rentré à plein galop dans le camp en y répandant la panique. L'officier fut sévèrement puni par le général d'Aurelles. Ces exemples et d'autres que j'aurai l'occasion de rapporter montrent combien il est essentiel de donner aux troupes en temps de paix une instruction sérieuse : il faut toujours avoir en vue la pratique de la guerre et non perdre son temps en manoeuvres de parade ainsi que nous ne l'avions que trop pratiqué.

Grâce à l'habile direction donnée par notre colonel, la colonne arrivait au petit jour en vue d'Orléans. Nous y recevons l'ordre de passer la Loire sans nous arrêter. Les troupes en retraite affluent de tous côtés, il importe de dégager les rues et les ponts afin d'éviter l'encombrement. J'envoie par un habitant un petit mot à ma mère lui disant tous mes regrets de passer sans pouvoir l'embrasser. Nous voilà donc de nouveau sur la rive gauche de la Loire ; la journée se passe en marches et contre-marches ; les ordres se ressentent du désarroi général.

Nous passons le Loiret à St Hilaire, les batteries ennemies établies sur la rive droite nous envoient quelques obus, mais sans nous atteindre. Le désordre augmente dans les troupes.

Sur le bord de la route, nous trouvons une petite charrette à bagages abandonnée. Le cheval, un charmant petit animal, nous intéresse et nous recueillons l'attelage. Notre pitié fut récompensée ; le cheval était une brave petite bête qui, par la suite, traîna vaillamment sa voiture au milieu des neiges du Jura et nous rendit grand service. Après la guerre, un curieux hasard nous fit retrouver à Limoges le propriétaire de l'équipage et nous eûmes le plaisir de lui restituer en bon état.

Le 4 décembre, je fais une reconnaissance vers Cléry où l'on disait l'ennemi en train de jeter un pont. Il n'en était rien, je me bornai à constater des mouvements de nombreuses troupes sur la rive droite ; mais aucune tentative de passage. Le soir cantonnement à Jouy-le-Pothier.

Le 5, nous cantonnons à Ligny-le-Ribault. Nous avons fait préparer le dîner dans un château attenant au village. En attendant l'heure du repas, je regardais les dessins encadrés qui ornaient la salle ; comme j'exprimais tout haut ma surprise d'en voir quelques uns marqués du cachet de notre arrière grand-père, le vieux gardien qui me suivait me dit : « Mais, Monsieur, il n'y a rien d'étonnant ; vous êtes chez votre parent, Monsieur le comte de Pibrac. » et moi de répondre « Eh bien, alors, allumez-nous un grand feu dans la cheminée, mon cousin ne voudrait pas que nous gelions sous son toit. » Et le soir se chauffant devant cette belle flambée le colonel disait : « de Bizemont est un trésor, il a des parents partout. »

Le 7, nous venions de nous installer au cantonnement à Selles-lès-Saint-Denis, lorsque vers six heures du soir l'ordre arrive de monter immédiatement à cheval, de nous porter sur Theillay où nous trouverons en gare un convoi de vivres et de munitions, d'escorter ce convoi jusqu'à Aubigny et Argent afin de ravitailler le général Bourbaki qui, dit-on, tient tête à l'ennemi dans la direction de

Gien.

A Thiellay, pas de convoi en gare, nous reprenons notre marche vers l'est. A Neuvy-sur-Barangeon nous apprenons que le corps de Bourbaki est en retraite sur Bourges. On décide donc de se porter sur cette ville. On était au matin et la gelée transformait en verglas la pluie fine tombée dans la nuit ; la route est comme un miroir et les chevaux dont les fers sont usés ne peuvent se tenir. Tout le monde se met à pied, on essaie de faire marcher les chevaux dans les fossés de la route. Le colonel me donne l'ordre de précéder la colonne à Bourges pour y préparer son installation. Comment gagner de vitesse dans ces conditions ? Je me décide de partir à pied ; en prenant le pas j'arriverai encore à temps.

En m'approchant de Bourges, je remarque un grand drapeau noir flottant sur le clocher de la cathédrale. Je m'informe ; la petite vérole noire règne dans la ville : des postes établis à toutes les issues interdisent aux troupes d'y pénétrer.

A l'arrivée de la colonne, je rends compte de la situation ; mais nous avons fait 70 kilomètres sans débrider depuis Selle-Saint-Denis ; il est quatre heures, la nuit tombe, il est impossible de chercher plus loin un cantonnement. Il faut donc s'établir au bivouac hors de la ville sur une neige épaisse, on ne peut dresser les tentes, il fait un froid glacial. De grands feux sont allumés, nous nous couchons les uns contre les autres, et la fatigue aidant nous finissons par dormir quelques heures. Ceux-là seuls ont mangé ce soir là qui avaient la prévoyance d'emporter quelques vivres sur leurs chevaux.

Le lendemain 8 décembre, nous cantonnons à Méhun-sur-Yèvre. Le lendemain, une reconnaissance envoyée sur Vierzon trouve cette ville occupée par l'ennemi. On nous fait rétrograder sur Charost. Jusqu'à la fin du mois, le régiment se repose des épreuves des journées précédentes en cantonnant dans divers villages du Berry.

Le 25 décembre, nous étions à Rouilly-sur-Arnon et nos hommes organisent une belle messe de minuit dans l'église du village. Il est remarquable comme nos revers avaient réveillé le sentiment religieux chez tous les officiers et soldats. Partout dans les églises, on trouvait de nombreux militaires agenouillés, priant avec ferveur. Dans notre détresse, nous sentions qu'en Dieu était notre seul espoir.

## XIII - A l'armée de l'est

Dans les premiers jours de janvier on nous rapproche de Vierzon. La 1<sup>ère</sup> armée de la Loire sous les ordres du général Bourbaki est envoyée dans l'est par les voies ferrées pour se porter sur les lignes de communication de l'armée allemande et tenter de lui faire lever le siège de Paris.

L'embarquement en chemin de fer a lieu à Vierzon le 5 janvier. Dans la première partie du voyage, nous filons bon train. Mais à partir de Dijon l'encombrement de la voie est tel que l'on avance qu'avec une extrême lenteur et nous arrivons le 11 seulement à Besançon après six jours de voyage.

Les trains se suivent sans interruption, chaque arrêt se produit sur toute la ligne en arrière et l'on passe ainsi des heures entières immobiles au milieu de la campagne, loin des lieux habités et des ressources pour alimenter les hommes et les chevaux. On n'a pu prévoir ces retards et les vivres embarqués sont consommés. Il faut envoyer des corvées souvent au loin et dans la campagne couverte de neige pour chercher le pain et les fourrages. Parfois l'eau vient à manquer à la machine et si loin que l'on soit des cours d'eau ou des fontaines, il faut organiser une chaîne avec tous nos hommes, soit dans les montagnes, soit au travers des forêts. Le coup d'oeil était assurément pittoresque, mais les souffrances pour tous étaient vives. Les officiers entassés dans les compartiments de 2<sup>ème</sup> classe ne peuvent fermer l'oeil pendant la nuit. Nos hommes sont encore plus mal. Quant aux chevaux, ils ne peuvent se plaindre, mais nous devinons leurs misères. En traversant un tunnel, une secousse effroyable se fait sentir, le train stoppe, nous descendons et un spectacle affreux s'offre à nos yeux : le plancher d'un wagon s'est effondré et les 5 chevaux qui l'occupaient ont été précipités sur la voie et écrasés par le train. Il fallut débarrasser le passage de ces sanglants débris.

Enfin le 11 janvier, nous arrivons à Besançon. Le colonel m'ordonne de partir dès que mon cheval sera débarqué pour aller préparer le cantonnement à Roulans. A six heures du soir, mon travail est terminé et je me tiens sur la route attendant le régiment. Rien ne paraît. J'attends jusqu'à dix heures. Les ordres ont dû être modifiés, je me décide à rentrer. Le lendemain matin, tout en m'habillant, je pestais contre mon adjudant que j'avais envoyé dans un village voisin où un escadron devait être détaché. Je ne l'avais plus revu depuis lors et je m'inquiétais de ce qu'il avait pu devenir. Je descends et entrant dans la cuisine je trouve mon homme installé devant un bon feu et se chauffant paisiblement. Je lui adresse de vifs reproches ; mais il affirme être venu la veille au soir se présenter à moi. Je n'accepte pas cette excuse et je commençais à m'impatiser, lorsqu'une servante qui trottait dans la cuisine s'arrête devant moi. « Comment, dit-elle, c'est moi qui ai éclairé Monsieur pour le conduire à votre chambre, même que vous lui avez dit ; c'est bien, mon ami, allez vous coucher. » Il fallait me rendre à l'évidence, après six jours d'insomnie en chemin de fer, je m'étais endormi d'un sommeil de plomb et je n'avais plus conscience de ce qui s'était passé pendant la nuit.

Je reçois dans la matinée un expès du colonel ; à la descente du train, il a trouvé les malheureux chevaux si chancelants sur leurs jambes, la neige glacée rendait la route si glissante qu'il avait jugé prudent de passer la nuit dans un faubourg de Besançon. Le régiment arrive vers 3 heures.

Le lendemain, nous nous portons en avant. En traversant Baume-les-Dames, je rencontre un convoi de prisonniers allemands tombés dans nos mains à la suite du combat de Villersexel. Nous

cantonons à Voillaux et Autechaux. Le pays couvert d'une couche si épaisse de neige, les chevaux marchent si péniblement que la cavalerie ne pourra être d'aucune utilité à l'armée de Bourbaki.

On nous maintient donc dans nos cantonnements. Le 15, 16 et 17 janvier nous entendons le canon de la bataille de Héricourt. La nouvelle de notre défaite nous arrive, et avec elle l'ordre de nous porter de suite au-delà de Besançon pour laisser les routes libres à l'armée en retraite.

Le 20, nous cantonnons à Pugey où nous séjournons deux jours. Le matin du 21, le colonel me fait appeler, il logeait au presbytère. Je le trouve assis devant une grande table une carte étalée devant lui. Il m'explique en suivant la carte que les allemands à n'en pas douter cherchent à envelopper l'armée française dans la direction de l'ouest par un détachement de l'armée d'investissement de Paris. En poursuivant notre marche dans la direction de Dôle nous nous heurterons certainement contre des forces supérieures : il y a donc lieu d'envisager cette éventualité. En conséquence le colonel me prescrit de me rendre immédiatement auprès du général cantonné à Larnod et de lui faire part des réflexions précédentes. Le curé assistait à notre entretien ; ses renseignements personnels concordaient de tous points avec l'opinion du colonel ; toutefois il me fit observer que Larnod bien que distant à vol d'oiseau d'un kilomètre seulement, est séparé de Pugey par une montagne aux pentes abruptes et très dangereuse à franchir à cheval en temps de neige. Il me propose de m'indiquer un sentier praticable à pied. J'accepte et nous nous mettons en route.

Arrivé à Larnod, je transmets au général le plus fidèlement possible les observations du colonel de Vouges : malgré mon insistance, il se montrait crédule. Il finit par me dire : « Et vous aussi, Bizemont, vous êtes un trembleur. » Ma mission était terminée et je revins à Pugey.

Le lendemain 22, nous continuons notre marche vers l'ouest, mais l'étape est sensiblement écourtée et on nous fait cantonner à Cheneçay à 8 kilomètres de Pugey.

Le 23, reprise de la marche vers l'ouest, cantonnement à Quingey. Un escadron est envoyé en reconnaissance sur le vaste plateau compris entre la Loue et le Doubs et couvert par la forêt de Chaux. Il rencontre l'ennemi en forces à quelques kilomètres de Quingey. Le colonel de Vouges reçoit le compte-rendu vers une heure du soir ; il fait aussitôt remonter le régiment à cheval. Nous occupons Quingey de concert avec les troupes du 15<sup>ème</sup> corps. Le colonel m'envoie communiquer aux généraux commandants ces troupes le renseignement qu'il vient de recevoir. Je trouve deux généraux à table. Ils me plaisantent sur l'importance que je semble attacher au fait signalé : « C'est toujours la même chose, disent-ils, on a vu quelques cavaliers ennemis, on perd la tête et on se croit en présence de toute une armée ! » Après avoir insisté encore sur la confiance méritée par l'officier commandant la reconnaissance, je me retire.

Hélas ! quelques jours après, le 29 janvier, ces deux mêmes généraux étaient à Sombacourt près de Pontarlier ; ils dînaient avec la même sécurité, leurs propres avant-gardes leur avaient signalé l'ennemi : puis leurs troupes ne recevant pas d'ordres s'étaient repliées. L'un d'eux entendant un grand bruit s'approcha de la fenêtre. La rue était pleine d'allemands. Il est mis aussitôt en joue et n'a que le temps d'agiter sa serviette en guise de drapeau blanc. Les deux généraux furent ainsi faits prisonniers.

Le régiment se porte alors en dehors de Quingey. Peu après on entend un engagement assez vif dans la direction de l'ouest, puis les troupes se mettent en retraite dans la direction de l'est. A ce moment, on apprend qu'une colonne d'artillerie française en marche sur la route de Besançon va se trouver très compromise par suite des progrès des allemands. Le général m'envoie porter l'ordre à un régiment de cavalerie légère qui nous suit de dégager cette artillerie. Puis nous suivons le

mouvement général de retraite et dans la soirée nous cantonnons à Amancey, laissant en arrière un fort détachement pour observer l'ennemi et nous couvrir.

Je m'occupais d'assurer le cantonnement, lorsque j'entends une forte colonne en marche sur la route, la nuit ne me permettait pas de distinguer. Je me porte en avant assez préoccupé. Quelle n'est pas ma surprise de reconnaître le régiment de cavalerie qui suivant les ordres donnés devait en ce moment escorter la colonne d'artillerie. Le lendemain, je suis interrogé à ce sujet par les généraux. Ils discutent s'il n'y a pas lieu de traduire devant la cour martiale le colonel de ce régiment. Mais les événements les plus graves qui se précipitaient ne permettent pas de donner suite à ce projet.

Le 25 janvier, le mouvement de retraite se précipite vers le sud-est. Nous traversons la magnifique forêt de Levier. La colonne de cuirassiers se déroulant sous les énormes sapins couverts de neige offre un spectacle des plus pittoresques, mais nos esprits sont trop préoccupés pour se laisser aller à l'admiration. Je devançais le régiment suivant l'habitude, lorsque je croise un traîneau conduisant un personnage enveloppé de chaudes fourrures et j'entends une voix me criant : « Tiens, c'est toi ! » La pelisse était ouverte, je reconnais M de R : il me raconte qu'il a offert ses services au gouvernement et que nommé sous-intendant auxiliaire, il est à la recherche de ses troupes. Je le mets au courant des événements et l'engage à ne pas poursuivre dans cette direction où il risque de tomber dans les mains de l'ennemi qui nous suit de près.

Nous cantonnons à Frasnès. Un officier de notre régiment envoyé en reconnaissance vers Salins et Arbois, trouve ces deux villes occupées par l'ennemi. Le cercle menace de se fermer complètement autour de nous ; si nous tardons, il est évident que nous serons contraints de pénétrer avec l'armée sur le territoire suisse.

Le colonel obtient de diriger notre marche vers le sud-ouest, afin de gagner les allemands de vitesse vers le sud. En conséquence, le lendemain 26, nous nous portons vers Nozeroy. Ce même jour le colonel de Vouges reçoit sa nomination au grade de général de brigade avec ordre de rejoindre immédiatement son nouveau poste. C'est avec une vive émotion que nous nous séparons du chef remarquable dont le coup d'oeil militaire s'est manifesté d'une manière si évidente en ces derniers jours et a attiré sur lui l'attention toute particulière du commandement.

Il laisse, il est vrai le régiment en bonnes mains. Le lieutenant-colonel Gehrardt est un chef énergique, d'un jugement sûr, d'une santé vigoureuse, excellent cavalier, il a été à la tête du manège de l'école de cavalerie et a écrit des ouvrages estimés sur l'équitation, mais d'une lecture un peu pénible. Sa fermeté de caractère dégénère trop facilement en raideur à l'égard de ses chefs, et sa carrière militaire qui s'annonçait brillante a été pour ce motif brusquement arrêtée peu d'années après la guerre.

Le 27 janvier, nous cantonnons à Champagnole, je reçois l'ordre d'envoyer un officier en reconnaissance dans la direction de Poligny. J'accompagne ce jeune officier pour le mettre dans la direction, il a avec lui quatre cuirassiers. A deux kilomètres de Champagnole, nous rencontrons un poste de chasseurs à cheval, je demande à l'officier qui le commande quatre de ses hommes pour les joindre à nos cuirassiers. Mon jeune officier part ainsi à la tête de huit hommes et rassuré sur son compte, je le laisse à sa mission.

J'étais rentré au cantonnement depuis peu lorsque je suis surpris de voir revenir mon officier ; il me rend compte que gravissant les hauteurs situées entre Arbon et Montrond, il a essuyé le feu d'une patrouille de dragons bavarois, il a fait riposter par ses chasseurs, puis sans essayer de pousser plus loin ou de prendre un chemin détourné, il est venu rendre compte de sa rencontre avec l'ennemi.

Nouvel exemple de l'ignorance de nos officiers dans les principes les plus élémentaires de la guerre. Il saute aux yeux que la présence d'une faible patrouille ennemie dans nos environs n'était pas pour inquiéter tout un régiment, il importe au contraire de savoir si elle était suivie et par qui.

Mais la nuit approchait, il était trop tard pour réparer cette faute. Je vais aussitôt rendre compte à notre général logé à 3 km de Champagnole à Sapois. Il décide que le soir même nous gagnions par des chemins de traverse la vallée de l'Ain ; je devais partir en avant de la colonne pour reconnaître la voie à suivre, cette mission présentait une réelle difficulté. Une neige épaisse couvrait le sol et les chemins peu fréquentés étaient souvent invisibles. Il pouvait être dangereux de s'écarter de la route ; un de nos camarades avec son cheval avait ainsi disparu dans un fond rempli de neige, du reste sans se faire aucun mal.

Dans les passages difficiles, j'avais fait planter par les hommes du pays de grandes perches afin de baliser la route et guider la colonne. Parvenus péniblement dans la vallée de l'Ain, nous prenons la direction du sud jusqu'à Pont-de-Poitte, puis nous marchons vers le sud-ouest et le soir nous cantonnons autour d'Orgelet.

Le lendemain 29 janvier, la marche est reprise dans la même direction, puis sur de nouveaux ordres on se dirige vers le nord, et on cantonne à Loisia. Dans la nuit, un gendarme apporte au lieutenant-colonel la nouvelle de l'armistice, dont par une faute impardonnable du gouvernement les trois départements de la Côte d'Or, du Doubs et du Jura sont exclus. En raison de ce changement dans la situation, le lieutenant-colonel fait demander si les ordres de marche doivent être modifiés. En effet, le général prescrit de passer immédiatement dans le département de l'Ain, dont nous étions à 4 lieues au plus, le mouvement est opéré le 30 janvier de grand matin.

Depuis deux jours j'étais très souffrant, les fatigues des journées précédentes, la rigueur du froid, m'avaient causé un dérangement d'entrailles dont un grand nombre d'entre nous étaient également atteint. J'avais passé une mauvaise nuit et le lieutenant-colonel m'avait engagé à retarder mon départ pour prendre un peu de repos. De pauvres gens m'avaient offert charitablement leur unique lit. Leur fils, ancien zouave réformé à la suite d'une grave blessure reçu à Froerschwiller, s'occupait dans la pièce où je reposais à creuser un grand trou dans le sol, et tous les voisins apportaient leurs objets précieux pour les enfouir et les abriter contre la rapacité des allemands qu'on s'attendait à voir arriver d'un moment à l'autre. Tout en procédant à son oeuvre, le brave garçon me conta sa journée de bataille et montrait sur la cheminée le fusil qu'il était prêt à décrocher à l'arrivée de l'ennemi.

Le régiment devait s'installer à Colligny, grosse bourgade située à la limite du département de l'Ain. En mon absence, mon camarade Monet faisait l'avant-garde. A son arrivée au cantonnement, il se présente au maire ; mais celui-ci le reçoit très mal ; il exige un ordre écrit, puis finalement déclare que n'ayant pas reçu d'avertissement il ne consent pas à loger le régiment dans sa commune.

A l'arrivée de la colonne, rien n'était préparé pour la recevoir. Le lieutenant-colonel fait former le régiment en bataille sur la place, puis il envoie prévenir le maire que s'il persiste dans son refus il fera occuper le village de vive force. Sur les entre faits, un monsieur décoré amputé d'une jambe, se présente au lieutenant-colonel. C'était le juge de paix, ancien officier blessé de l'armée d'Italie, il était envoyé par ses concitoyens indignés de la réception que nous faisait leur maire. Il dit au colonel que tous les habitants sont disposés à nous faire le meilleur accueil et il l'invite à faire pénétrer ses hommes en toute confiance. On s'installe donc sans l'ombre de difficulté.

Nous nous mettons à table pour déjeuner, lorsque plusieurs officiers arrivent racontant que le maire avait tenu devant les habitants les propos les plus injurieux pour l'honneur du régiment. Le repas

fini, le lieutenant-colonel prie un chef d'escadrons, deux capitaines, deux lieutenants de l'accompagner ; je faisais partie de cette députation. Nous arrivons chez le maire, on nous répond qu'il est à table. Le lieutenant-colonel insistant, il se décide alors à nous recevoir dans son salon. Nous étions en grande tenue, casque en tête sabre au côté. Le lieutenant-colonel prend la parole : « Monsieur, on m'a rapporté des propos que vous vous êtes permis de tenir sur le régiment. Sachez que nos ennemis eux-mêmes ne parlent du 9ème cuirassiers qu'avec respect. Pour faire un colonel comme moi il a fallu 25 ans de bons et loyaux services ; pour faire et défaire un maire comme vous il suffit d'un trait de plume : l'honneur du régiment est trop haut pour que vous puissiez l'atteindre. » Puis nous laissons le pauvre homme tout abasourdi.

Quelques années après, nous lisons dans un journal que Mr X. , notaire et maire de Coligny venait de passer en Suisse emportant les fonds que ses clients lui avaient confiés. Digne fin d'un si triste personnage.

Pour expliquer une des paroles du colonel Gehrardt, je dois dire que notre camarade Monet nous avait raconté peu de jours auparavant l'épisode suivant : sa femme voyageait en chemin de fer avec son fils âgé d'une dizaine d'années ; un officier supérieur allemand vint à monter dans le compartiment, l'enfant le regardait avec curiosité. L'officier lui dit quelques paroles aimables et finalement lui demanda où était son père. « Mon père est capitaine au 9ème cuirassiers » répondit l'enfant avec fierté. « Je vous félicite, mon enfant, dit l'officier en se découvrant, votre père appartient à l'un des plus braves régiments de l'armée française. »

Le lendemain l'ordre arrive de cantonner le régiment pendant l'armistice à Vonnas et dans les villages situés entre Bourg et Mâcon.

Le 4 février nous sommes installés. Dans la journée, le lieutenant-colonel recevait la visite d'un châtelain du voisinage, le baron de Béost : il venait offrir de loger des troupes chez lui. Le colonel refuse donnant pour motif l'éloignement du château et son désir de conserver les escadrons réunis sous la main de leurs chefs. Mais Monsieur de Béost, ayant insisté en termes si pressants que le colonel lui répond : « Eh bien, j'ai un officier fatigué depuis plusieurs jours : voulez-vous le recevoir et en prendre soin ? »

C'est ainsi que je passai tout le temps de l'armistice dans cette excellente famille dont je n'oublierai jamais les soins affectueux.

Je trouvai au château, Monsieur de Béost, son frère et son cousin, Mr de Clairière, les femmes de ces messieurs et de nombreux enfants. La plupart des domestiques avaient été appelés à l'armée, on avait envoyé les chevaux dans le midi pour échapper aux réquisitions.